

Les Geôles de dentelles

Luc Lafnet

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Jérôme, tenez-vous droit, immobile devant moi ! C'est par vous qu'il me plaît de commencer mes mémoires de dominatrice redoutée autant qu'aimée.

Vous n'avez pas été le premier assujetti à ma passion fouailleuse. Avant vous, dans mon enfance, j'avais fessé et fouetté d'autres garçons que vous, Jérôme. Mais quel délicieux jeune homme de dix-huit ans vous étiez, à Deauville, dans la demeure somptueuse de Madame votre mère où je vivais en invitée pour la saison.

Dois-je vous rappeler pourquoi vous n'avez pas voulu accompagner votre mère désireuse d'aller prendre, pour une santé qui ne le réclamait guère, les eaux en Allemagne ?

Vous étiez follement amoureux de moi, Jérôme, et vous me le fîtes comprendre en termes de collégien si maladroit, si infatué de sa prestance de joli garçon, que je ne pus faire autrement que vous promettre en un sourire trompeur, à vous, libéré du joug maternel, que le lendemain je serais à vos ordres.

Et fort de cette promesse, vous avez passé une nuit de délicieuse attente, toute pleine des rêves de ce que vous désiriez tant.

Si voluptueuse en pensées que fut cette nuit, elle n'atteignit point cependant l'âpreté de la minute où j'allais entrer chez vous.

Ne l'aviez-vous point mis au coucher, ou l'aviez-vous avec hâte retiré dès votre réveil ? Mais votre pyjama gisait sur votre lit. Ce

fut la première chose que je vis en pénétrant, matinale autant qu'une femme peut l'être, dans votre chambre. Ainsi, je sus en… quel manque de tenue vous m'attendiez. Vous faisiez mine, pour cacher votre impatience, de dormir encore. Avec un visage conventionnel et des gestes mesurés, je tirai hermétiquement les rideaux de la fenêtre. Ainsi trompé, avez-vous cru que votre rêve allait enfin prendre corps… lorsque la douche la plus… chaude tomba sur votre impertinence masculine.

Bondie sur vous, j'avais rejeté le drap brodé qui vous couvrait seul, et vous retournant sur le ventre avec une adresse que vous ne prévoyiez pas et d'ailleurs fort embarrassé de votre nudité, je vous octroyai la plus magistrale fessée que reçut jamais fils de famille.

Vous vous démeniez, mais sans pouvoir échapper à la poigne qui vous tenait allongé, vos rondeurs à découvert, bien en évidence et rougissantes. Vous hoquetiez tandis que les gifles sonores pleuvaient sur vos fesses. Combien envolés, vos rêves d'amour ! En fait de caresses tendrement féminines, c'était une fessée que vous receviez, et une fessée des plus généreusement appliquées… Ma main, que tant de fois vous m'aviez dit trouver si jolie, se levait et s'abattait sur votre chair frémissante, la cinglant, mortificatrice, et ne laissant nul répit à aucune partie de votre derrière bombé — nu comme tout le reste de votre corps.

Vous eussiez bien voulu pouvoir descendre du lit… ou pouvoir seulement aplatir vos fesses que je faisais bondir comme deux balles sous mes claques. Mais rien de ce que vous tentiez en ce sens ne semblait vouloir vous réussir. Vous étiez cloué au lit, et votre cible ronde toujours touchée.

Je prolongeais ma fessée crépitante, terriblement échauffante. Les claques résonnaient bruyamment dans la pièce, dans votre tête en même temps que sur vos fesses, honteusement châtiées par une main de femme.

Votre derrière vous semblait à vif.

Jamais, je le savais, vous n'aviez reçu la plus petite fessée. À l'âge où déjà moi j'aimais à donner aux garçons des corrections sur leur postérieur déculotté, le vôtre était vierge de tout châtiment corporel.

Jamais une gouvernante même ne vous avait levé la chemise.

Aussi, sans chemise, quelle était votre honte d'être traité comme je vous traitais !…

Le fessier écarlate, je vous laissai ruminer votre humiliation, et partis en emportant la clef de la penderie où se trouvaient tous vos habits.

Vous en souvenez-vous, Jérôme ?

Vous n'aviez plus rien sous la main pour vous vêtir…

⁂

Nu dans son lit, je le laissai se morfondre jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis je revins à sa chambre que je remis en pleine clarté. Il n'avait pas bougé, ou presque ; à peine s'était-il recouvert.

Je pris ma voix la plus douce :

— Vous plairait-il, Jérôme, de vous lever, afin que nous fassions la dînette ici tous les deux ?

Cela lui fit tirer le drap jusqu'à son cou :

— De grâce ! rendez-moi mes habits !

Je souris avec ironie :

— Vos habits ? Non ! Mais je vais vous donner de quoi vous couvrir quand même avec décence.

Et je lui apportai une paire de mules, des bas de soie gris perle, des jarretières et un peignoir, qui le firent se fâcher :

— C'est ridicule ! Jamais je ne me déguiserai ainsi…

Fini le sourire ! disparue la voix douce !

— Vous plairait-il mieux alors, Jérôme, que je vous refesse et que je vous laisse toute la journée au pain sec et à l'eau ? Votre nudité vous met en mon pouvoir, et vous avez vu comment je sais mater de main maîtresse autant que claquante, les jeunes amoureux entreprenants,

Il réfléchit et fléchit.

Nous déjeunâmes en tête à tête. Lui dans le costume que je lui avais imposé et qui le gênait aussi fort que le souvenir de sa fessée.

Il n'avait point tout à fait l'air d'une vraie femme en tenue matinale, mais tout de même sa silhouette, ayant presque tout perdu de sa masculinité, était troublante. Et j'étais enfiévrée du désir de revoir sa croupe au-dessus de ses cuisses rendues féminines par l'adjonction des bas de soie et des jarretières qui les maintenaient bien tirés sur les mollets.

Aussi n'attendis-je point la fin de la dînette pour le bousculer vers le lit, sur lequel je le fis se plier en deux, tandis que je revenais à la tablette qui avait supporté nos deux couverts, pour mouiller d'abondance une serviette, la rouler et la nouer.

— Maintenant, Jérôme, je vais vous donner votre dessert.

— Oh !... protesta-t-il, vous n'allez pas encore me battre ?...

Le ton de sa question me prouvait suffisamment qu'il en était fini de sa volonté à l'égard de la mienne. Je le subjuguais entièrement, et je sentais bien que la passion de l'esclavage, de la soumission à la femme aimée était chez lui à l'état latent.

— Non, lui dis-je, je ne vais pas vous battre. Ce matin je vous aie fessé ; pour cette après-dînette, je vais vous fouetter avec un torchon mouillé.

Et pour le faire languir, j'entrepris un petit cours de flagellation pratique :

— C'est un instrument de correction bien connu des mères qui ont des galopins intraitables, Jérôme, le torchon mouillé. Sans valoir, certes, le martinet, je vous assure qu'il fouette et pince à merveille. Je l'ai vu plus d'une fois donner à des grands garçons, et leur derrière en le recevant faisait piteuse mine ! C'est une sorte de lanière de gros fouet qui rougit bien la chair sur laquelle il s'applique à nu. Aussi, Jérôme, allez-vous me faire le plaisir de retrousser votre peignoir sur vos reins afin de me bien découvrir votre impertinent derrière.

Je vois sur le drap blanc sa figure toute empourprée. Un étrange combat se livre en lui. Son obéissance sera le fruit de ma fermeté.

— Vous ne m'avez pas compris, Jérôme ?

C'est un soupir étouffé plutôt qu'une réponse :

— Si…

Et lentement, à deux mains maladroites, il remonte le peignoir dont il n'a pas l'habitude et le tient sur ses reins.

Le retroussage d'un sujet qui va se faire fesser est aussi une affaire d'habitude. Il convient que des conseils soient prodigués à Jérôme, encore ignorant de cet art. De la façon dont il tient le peignoir, aux premières cinglades il le lâchera, et il faudra interrompre la correction pour redécouvrir de nouveau la croupe.

— Mieux que cela, Jérôme, il faut amener le peignoir en plis réguliers au-dessus de vos reins et non en un gros paquet. Recommencez !

Il arrange, ainsi que je le lui ai indiqué, l'étoffe légère. Les plis du peignoir relevé pris entre le lit et son buste qui les écrase ne bougeront pas, à moins qu'il ne se redresse avec violence… Mais s'il faisait cela, il recevrait une telle correction que ça me paierait de ma peine.

Ses fesses sont encore un peu rosées de la fessée du matin, auprès de la chair blanche des cuisses, plus pâlies encore par les bas de soie montants à coquettes jarretelles fleuries. La pointe des pieds tout juste dans les mules, Jérôme, ainsi vu de dos, a toutes les apparences d'une jeune sportive à la nudité ferme. À petits coups de la serviette mouillée tournante, je commence à le cingler. La croupe se crispe et rougit sous ces caresses légèrement pinçantes. J'accentue le moulinet, faisant méthodiquement rougir la peau, l'écarlate presque atteint, sans qu'il ait fait autre

chose que geindre sourdement. À grands coups séparés, je le fouette alors d'une hanche à l'autre. Ses reins se tordent sous la cuisson des coups. Sa bouche mord le drap, laissant, entre deux coups de dents nerveux, s'échapper des paroles incompréhensibles.

⁂

Je tins plusieurs jours Jérôme chambré, avec pour seul intermède des fessées sans complication. Des fessées telles qu'on les applique à des gamines rapidement troussées et mises en bonne posture de correction manuelle.

Je lui parlais insidieusement du martinet et de la verge, auxquels il ne tarderait pas de goûter.

Prisonnier, sans aucun rapport avec le monde extérieur, il s'était habitué non seulement aux mules et au peignoir, mais encore les portait avec grâce.

Cette tenue légère, qui facilitait mes flagellations, fut compliquée un matin de par ma propre volonté.

— En ma compagnie, Jérôme, ne vous plairait-il pas de faire un tour au jardin ?

Il me montra son peignoir :

— En cette tenue ?

— Que non pas ! elle est un peu trop légère. Ce n'est pas que vous auriez froid. Si vous aviez froid, je saurais bien vous réchauffer ! Mais ce n'est pas une tenue convenable pour une sor-

tie. J'ai fureté dans les magasins pour vous ; vous allez être vêtu comme une petite princesse.

C'était bien l'expression qui convenait.

Les atours que j'allais mettre à sa disposition étaient des parures féminines. Pour réunir le tout à mon choix, j'avais dû beaucoup marcher, car je tenais pour les dessous à un pantalon non fermé et c'était déjà une pièce de lingerie que la culotte à fond clos avait bien supplantée partout.

Je dus essuyer les sourires narquois de bien des commerçants ; mais je parvins quand même au bout de mes peines.

Celles de Jérôme allaient commencer !

Il fit douloureusement la grimace, lorsque sur la courte et fine chemise féminine je lui laçai le corset. Et son émoi s'accentua quand je boutonnai à sa taille le pantalon de dentelle. Très vite je recouvris cela d'une combinaison et d'une petite robe noire à manches. Noirs également furent ses nouveaux bas, et je lui avais rapporté des vernis décolletés. Lorsque je le retrousserai pour le fouet, cela serait l'inégalable symphonie noire et blanche, si délectable aux regards.

Une fois vêtu, je l'entraînai au jardin ; j'avais en main des rubans dont il se demandait à quel emploi actif j'allais les destiner.

Cueillant de ci, de là, de menus branchages, lorsque Jérôme atteignit en ma compagnie le fond ombragé du jardin, j'avais en ma possession une souple poignée de vergettes liée des fameux rubans.

Un banc de pierre nous offrait son accueil, qui fut témoin d'une scène de pensionnaires.

Assise, j'avais couché mon jeune amoureux en travers de mes genoux et sans hâte, l'avais troussé comme une grande fillette. Son blanc pantalon tout à découvert, mes doigts écartèrent la fente, poussèrent la chemise sur les reins, et lorsque le derrière de Jérôme se trouva bien proéminent hors de la liliale batiste, je commençai par le faire se tortiller à pleines claques sous une fessée passionnément dure.

Ses fesses rougies, crispées, ses cuisses, barrées des jarretelles, frémissant encore, de la dentelle de son pantalon au bord des bas de soie, de la correction reçue plus haut, je fis siffler la verge ; cela produisit, par réflexe, une telle contraction de la croupe qu'elle sembla, n'ayant pas les amples proportions de rondeur d'une croupe féminine, disparaître tout entière dans le blanc inexpressible, bien féminin, lui.

Je déculottai alors complètement Jérôme par derrière, faisant tomber sur ses jarrets le pantalon déboutonné ; le pan de la chemise tenu levé d'une main, et de l'autre serrant la poignée enrubannée de ma verge, je cinglai ses rotondités postérieures jusqu'à ce que de crispées elles deviennent bondissantes.

Manuelle d'abord, à la verge ensuite, ce fut une excellente double fessée qui lui laissa des souvenirs… des mouchetures et des zébrures sur les fesses.

Ce fut notre jeu journalier répété, le matin ou l'après-midi. Parfois, la fente du pantalon simplement écartée ; d'autres fois, déboutonné et rabattu par derrière sur les cuisses. Quand j'en laissais le libre choix à Jérôme, en le faisant se préparer lui-

même, il déboutonnait déjà son pantalon à la taille avant de se retrousser, et avec des gestes de plus en plus féminins. Surtout pour les fustigations debout, reins creusés et croupe saillante, il trouvait qu'il avait déjà bien assez de peine à tenir robes et bout de chemise à ses épaules, sans que s'ajoute encore le souci d'empêcher de se refermer la fente du pantalon que ses contorsions et ses soubresauts rendaient mobile.

Je le faisais se baigner en maillots extravagants. Des lorgnettes se braquaient souvent sur cette jeune fille imprécise. Si elles avaient pu découvrir qu'à l'endroit de la croupe le maillot était coupé et les deux bords du jersey maintenus par des pressions, avec quelle curiosité elles se fussent mieux braquées encore, dans l'attente d'un mouvement violent qui eût fait se détacher les pressions !

Nageant de compagnie, je me payais la fantaisie d'ouvrir dans l'eau la fente close, et d'obliger Jérôme à continuer ainsi à nager, mais moi seule voyait sa croupe rose émergeant de temps à autre. Lorsque cela se produisait, tout en nageant à ses côtés, d'une claque je faisais replonger les rondeurs jumelles. Et si nos exercices nautiques se prolongeaient, avant notre sortie du bain, je refermais les pressions du maillot sur une croupe presque fessée au rouge.

Je le fouettai peu en maillot, à peine une ou deux fois, malgré la commodité de l'ouverture pratiquée par mes soins. J'aimais mieux retarder cela jusqu'à ce qu'il ait remis ses atours féminins. Tirer simplement sur les pressions était par trop expéditif.

Le retour de ma vieille amie mit une fin momentanée au travesti, mais non aux corrections que j'avais pris l'habitude d'admi-

nistrer autant que Jérôme avait pris celle de les recevoir.

Le premier matin qu'il descendit en pantalon et en veston, il avait à la fois un mélange de fierté et de gêne. Afin de lui montrer que moi je n'étais nullement gênée et que sa fierté allait vite tomber, prestement je l'entraînai au fameux banc de pierre dans le fond du jardin.

Le vêtement féminin n'était plus là avec ses commodités, certes ; mais je n'en eus pas moins vite fait, après avoir déboutonné les bretelles, de lui descendre son pantalon et son caleçon et de lui relever la chemise.

Sa croupe se serrait déjà dans la courte attente d'une fessée immédiate… Mais je n'avais point de verge prête, et il me fallait le temps d'en confectionner une, la matière première de jeunes pousses ne manquant pas autour de nous.

Assis le derrière nu sur la pierre froide, son caleçon retourné sur son pantalon et le tout à ses pieds, il fut aux premières loges pour me voir fabriquer ce qui allait le cingler.

Nous étions protégés par trop de verdure épaisse pour qu'on put nous voir du pavillon. Ma vieille amie était d'ailleurs trop occupée à ses malles pour mettre le nez à la fenêtre. En toute tranquillité je pus arranger une verge convenable, et lorsque la poignée en fut liée, terminant pour ma victime le supplice de l'attente, je la fis pirouetter, l'allongeai le ventre sur le banc et lui cinglai ses fesses, que le contact de la pierre avait glacées, ainsi qu'un frôlement de ma main gauche m'avait permis de m'en rendre compte.

— Ce pauvre derrière est tout gelé ? Nous allons bien vite le dégeler pour qu'il n'attrape pas du mal !

Pour ne pas attraper du mal, il attrapait le mal des cinglées ; c'était de l'homéopathie…

Ma verge ne faisait pas le bruit de claques qu'aurait fait une fessée manuelle sur cette chair dure de jeune homme bien portant — par prudence, elles m'allaient être défendues quelque temps, les bonnes fessées à la main nue — et longuement je pouvais cingler sans retenue. Avec elle je rougissais les hémisphères progressivement en swich ! swich ! légers, m'interrompant de fouetter pour constater que la croupe avait repris d'abord sa chaleur naturelle puis qu'elle s'échauffait au fur et à mesure que la rougeur s'intensifiait.

Avec Jérôme au fond du jardin, en flagellation et en entr'acte, j'en avais toujours pour vingt bonnes minutes. Je l'interrogeai : lui demandant s'il regrettait ses vêtements de femme, où il les avait rangés ; s'il ne trouvait pas le pantalon de lingerie, non fermé, plus pratique que le pantalon d'homme pour recevoir les fessées, les ardentes fessées que je lui avais données déjà à derrière nu, et que je continuerai à lui octroyer tout le temps de mon séjour. Lui prédisant que même après mon départ, il serait encore fouetté, car mon intention était de mettre la domestique au courant et de lui apprendre comment se traitait un jeune maître de son genre. Avant mon départ d'ailleurs, je lui ferais acheter un martinet, et par mes soins elle connaîtrait l'art d'assembler une verge, de nouer et de rouler un torchon mouillé, afin de pouvoir me remplacer en tous points.

Jérôme se tortillait autant sous ces paroles que sous la verge qui le fustigeait.

Je le fis se rasseoir, encore à nu, pour apaiser le feu de sa croupe sur la fraîcheur du banc de pierre, puis après l'avoir repantalonné, nous regagnâmes le pavillon, moi tranquille, l'air insouciante, comme si vraiment rien d'anormal ne s'était passé au fond du jardin.

Bien qu'il fût émancipé, ce qui l'avait rendu majeur avant les vingt et un ans réglementaires, ma vieille amie surveillait encore son fils comme un bambin, s'inquiétant à table de son appétit, ordonnant avant ses sorties en ville la bonne harmonie de ses costumes. En sa présence, alors qu'il était respectivement empressé auprès de moi, sous mes cils baissés il voyait luire mon regard railleur : moi, par la fessée, je le traitais encore bien plus en gamin. Il fallait que chaque jour m'apporte l'occasion de lui en administrer une au moins, et je m'ingéniais à faire naître les instants propices. Avec une jeune fille, la crainte d'une surprise intempestive eût pu être de beaucoup réduite. D'abord je lui aurais interdit de porter un pantalon, même ouvert ; des robes et une chemise sont aussi vite abaissées qu'elles ont été levées ; tandis qu'avec l'habit masculin, c'était le déculottage qui était embarrassant : en cas d'alerte brusque, tout cela était long à remonter, à remettre en place, à reboutonner… Mais ç'avait bien son charme aussi lorsque mon bras se serrait autour de sa taille sous son veston et que je le tenais ployé contre moi, cherchant sous le gilet les pattes des bretelles de soie qu'une à une je défaisais, débouclant la patte de la ceinture, déboutonnant les trois boutons de la braguette pour que, tout seul, le pantalon au pli toujours impeccable, glisse jusqu'à la courbe nerveuse des mollets. Je commen-

çais à le fesser sur le fond étroit, et tendu encore par une de mes mains, du fin caleçon de zéphir, afin que ses deux rondeurs jumelles se présentassent d'un beau rose lorsqu'à son tour le caleçon descendrait le long des cuisses.

Jérôme, qui s'attendait à tout instant à avoir de ma part ou fouet ou fessée, y était toujours prêt, le pan de sa chemise blanche, le pan du dos, roulé sur ses reins. Il vivait dans la venue inévitable de sa correction avec la même grandeur d'anxiété que l'était la mienne de bondir sur lui à la minute propice.

Sous le fallacieux prétexte que c'était plus sportif, il abandonna bientôt ses bretelles, faisant tenir son pantalon de flanelle blanche à l'aide d'une ceinture de cuir à boucle de métal. De lui-même il abandonna aussi le caleçon — ce dont je le punis, pour s'être permis d'agir ainsi sans mon ordre, d'une sévère fouettée à l'aide d'une baguette verte qui lui coupa le derrière !

Mais, dès lors, lorsque je le croisais dans quelque pièce que ce fût du pavillon, sous le fond ténu du pantalon de flanelle, c'était tout de suite sa croupe que je palpais et que je sentais, comme à nu, se crisper sous mes doigts, qui pinçaient les rondeurs de chair durement élastiques.

Si ma vieille amie était hors de portée visuelle autant qu'auditive, je n'hésitais pas à lui allonger quelques bonnes claques pardessus le pantalon, hors-d'œuvre de la plus substantielle fessée à venir, et qu'il recevait avec calme, debout devant moi, son veston relevé. C'était un excitant qui me faisait désirer au plus tôt d'être seule avec lui pour la bonne et vraie fessée, ainsi qu'on ne peut la donner qu'en ayant toutes ses aises et en prenant tout son temps.

Et pour le bien fesser, j'aimais prendre mon temps.

Pour les jours où il ne nous était pas possible d'être en solitaire tête-à-tête… (si je puis dire), j'avais heureusement trouvé la ressource du garage, fort éloigné du pavillon, au fond d'un cul-de-sac.

C'était dans le garage, pendu au mur avec les accessoires d'entretien et de réparation, que se trouvait le martinet. Je l'avais fait acheter par la domestique pour battre les coussins… de la voiture.

Jérôme, qui savait ce que voulaient signifier mes propositions d'une promenade en auto, me précédait au garage. Et je l'y trouvais ayant tiré du mur un long banc de bois. Dessus, je lui faisais disposer un coussin pour me faire un siège plus moelleux ; il en mettait également un autre à mes pieds, et un troisième dans un coin. Après avoir, en entrant, vérifié tous les préparatifs, je fermais la porte derrière moi et je décrochais le martinet. Lui, allumait les phares de la voiture, et quand je m'étais assise, commodément, le manche du martinet sur le banc, à ma main droite, ses lanières de peau blanche pendant dans le vide, je couchais mon jeune mâle en travers de moi, sur mes cuisses pas trop rapprochées.

La ceinture rapidement débouclée et enlevée me servait à lui lier les mains. Le devant et la braguette du pantalon déboutonnés, j'amenais le vêtement de flanelle jusqu'au double croissant des plis fessiers pour ne dénuder rien que la croupe. Jérôme ayant pris soin d'ôter son veston, ma main gauche n'avait qu'à s'appuyer sur le gilet pour maintenir sous lui le pan roulé de la chemise.

Une fessée lente, espacée, mais claquant fermement le sommet et les côtés de chaque fesse, jusqu'à ce que tout soit bien d'un beau rose vif, était le début de la séance. Puis il y avait une interruption.

Selon la promenade que nous avions projetée, je savais combien d'instants nous pouvions employer en flagellation. Et c'étaient, selon le cas, trois, quatre ou cinq fessées manuelles, bruyantes et cinglantes, intercalées de quelques minutes de repos.

Les fessées, au fur et à mesure de leur administration, devenaient de plus en plus rapides. La dernière était surtout très précipitée, jusqu'à ce que mon souffle en devienne court, et donnée avec l'extrémité des doigts, plus pinçante que la paume de la main, sur le sommet des fesses intensément rouges.

Après la dernière fessée à la main, le pantalon de Jérôme, que j'avais progressivement descendu à chaque claquée nouvelle, était tiré jusqu'aux mollets.

Combien de douzaines de claques sonores, intensives, la croupe avait-elle déjà reçues lorsque j'empoignais le manche noir du martinet pour lui faire jouer des lanières avec vigueur… Malgré les instants de repos, l'épiderme était luisant et brûlant et le martinet tournoyant violaçait la peau et la rendait plus chaude encore.

Cette correction aux lanières, c'était en deux fois que je l'appliquais. Quinze énergiques cinglées pour la première. Quinze autres pour la seconde, de même force, mais avec une variante dans la position. Jérôme allait s'agenouiller, veule, sur le coussin qu'il avait disposé dans un coin, je fixais à un clou du mur la cein-

ture qui lui liait les mains, je tournais les phares de l'auto pour qu'ils éclairassent cette nouvelle scène, et debout derrière lui je lui allongeais cinq cinglades furtives qui faisaient houler toute la masse de ses fesses rubicondes ; puis, lui soulevant la croupe en le prenant par le torse sous mon bras, je le fouettais d'une traite en comptant jusqu'à dix.

J'ouvrais alors la porte, j'éteignais les phares, et me mettant au volant, je sortais la voiture du garage pour m'aller griser de vitesse, après m'être grisée de flagellation ; laissant mon amant enfermé dans le noir, agenouillé, les fesses douloureuses et les poignets fixés au mur.

⁂

La chose était à ne pas croire, mais ma vieille amie se remaria (au fond, c'était peut-être pour cela qu'elle avait fait émanciper son fils) avec un Londonien : John Wiston, qui me fit la meilleure impression. Mon séjour à Deauville s'en trouva prolongé du fait qu'ils se mirent à voyager… sans Jérôme, il est inutile de le spécifier, le beau-fils étant trop âgé pour le beau-père pour qu'il s'en occupât. Je m'en payais, littéralement, avec ma victime soumise à mes caprices… les moins sentimentaux, quand un matin la domestique du pavillon non seulement ne répondit pas plus à mon second appel qu'au premier, mais encore me lassa de la sonner vainement. Je sortis, en tenue légère, et la trouvai à l'office, prostrée d'angoisse.

Àma vue, elle se dressa, rappelée subitement au respect, et se mit à hoqueter :

— Mademoiselle… Oh, mademoiselle !… Je ne sais… comment cela… a pu se faire… mais…

Et tout d'une traite, s'abîmant le visage dans ses bras :

— Je viens de battre monsieur !

— Monsieur ? Quel monsieur ? Jérôme ?!

Mon interrogation était nuancée d'une exclamation.

Elle répéta machinalement à ma suite :

— Jérôme.

Je l'entraînai dans ma chambre, me rejetai sur mon lit :

— Voyons, voyons ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Racontez-moi cela.

Mais elle était effondrée.

— Sûr que monsieur va me mettre à la porte…

— Monsieur encore ? Quel monsieur ? Jérôme ?

— Non… Monsieur John me chassera…

— Si vous êtes franche, ma petite, vous resterez ici. Seulement, j'exige toute la vérité. En l'absence de M. et Mme Wiston, vous savez que je suis seule maîtresse.

Si cela la surprit, en même temps ça lui donna de l'assurance :

— Je venais d'entrer dans sa chambre, il était en pyjama. Peut-être me suis-je trompé ; mais j'ai cru qu'il voulait… Alors je lui ai lancé une paire de gifles. J'étais à peine revenue de la surprise de ce que j'avais osé faire, qu'il était écroulé dans un fauteuil, le pantalon de son pyjama tombé. Il y avait une baguette sur sa table ;

je l'ai prise et avec je l'ai battu jusqu'à ce qu'il gémisse… Je l'ai battu rageusement…

— Sur les fesses ?

Elle rougit :

— Oui. C'était cela… qu'il me montrait.

Je ne pus que réprimer mal une envie de sourire qui n'aurait pas convenu du tout à la justice que je devais rendre. J'assurai ma voix :

— C'est parfait, puisque vous m'avez tout dit (certes j'aurais aimé plus de détails, la brièveté du récit de la domestique ne m'empêchait pas cependant de reconstituer la scène. Mon amant, surpris par la paire de gifles, avait laissé tomber le pantalon de son pyjama ainsi qu'il le faisait avec moi, et mécaniquement, obéissant à une domination féminine maintenant plus forte en lui que tout : il s'était préparé pour le fouet) puisque vous m'avez tout dit, repris-je, M. et Mme Witson ne sauront jamais rien de cette histoire. Envoyez-moi Jérôme.

Soulagée d'un poids énorme, la domestique sortit. Jérôme, peu de temps après, lui succédait dans ma chambre. Sa gêne ne venait pas seulement de ce qu'il se présentait à moi encore en pyjama.

Je rompis les chiens dès son arrivée :

— Il paraît, mon cher, que vous vous êtes fait rosser par la domestique ?

— Je…, commença-t-il à balbutier.

— Allons ! ricanai-je, ne vous troublez pas ainsi ! Montrez-moi plutôt ça.

Et à deux mains, cassant la coulisse de la ceinture, je lui rabattis son pantalon. Sur ses fesses rouges, des stries plus foncées s'entrecroisaient en tous sens. Je tenais la veste du pyjama levée et je m'enthousiasmai sans jalousie :

— Oh, oh ! mais cette petite s'entend à fouetter comme moi-même. Voilà une fessée qui a porté ! Lorsque mon bras sera las de vous châtier, Jérôme, je ne manquerai pas de faire appel à la vigueur du sien.

— Oh !... soupira-t-il.

— Point de protestation, n'est-ce pas ? Retirez-moi plutôt complètement votre pantalon ; vous êtes ridicule avec ce vêtement autour de vos chevilles !

Ses jambes étaient nues. Je lui donnai une paire de bas, des jarretières, et pour remplacer son pantalon, une petite culotte à moi à ceinture élastique, courte... mais aussi à fond fermé. Puis à genoux, reins cambrés, sa croupe tendant le fond diaphane de la culotte comme s'il allait recevoir le fouet, il dut écouter mon admonestation :

— Ainsi mon petit, tu aimes les coups de baguette sur les fesses au point de t'en faire donner, à cul-nu, par les domestiques ? Comme je veux éviter le retour de pareil manque de pudeur avec un monsieur qui laisse tomber son pantalon à tout propos comme un jeune satyre, sous celui de ton pyjama comme sous tous les autres, tu porteras dorénavant une culotte de femme, close comme celle d'une chaste jeune fille, et les jours

où tu l'oublieras, pour un dessein ou pour un autre, tu recevras une telle cravachée que tes fesses réclameront d'elles-mêmes la fraîcheur, sur leur fièvre affolante, du linge féminin. Maintenant, par-dessus celle de ce matin, vas t'habiller en homme. Garde les bas de soie ; voici une ceinture à jarretelles pour les faire tenir à la place des jarretières qui font un peu trop fille de joie, puisque je dois t'apprendre la pudeur. Après-demain après-midi, car je veux laisser à tes fesses le temps de recouvrer pour moi toute leur sensibilité, tu descendras à la cave. Là, je vais me payer le luxe de te flageller jusqu'à te faire hurler. Pour tout costume : ce lever de lit de tulle et de valenciennes, mis le devant derrière afin que je n'aie qu'à l'écarter de haut en bas dans le dos, sans l'enlever ni le retrousser. Dessous, le corset de satin noir avec les jarretelles de faille le reliant au même noir des bas de soie. Seule ta croupe blanche sera comme une crème au milieu de tout ça ; et je t'assure que ça sera une crème bien fouettée !

Je lui secouais la tête, enfonçant le pointu de mes ongles dans le lobe de ses oreilles cramoisies d'avoir été tirées.

— Ah, tu aimes les coups de baguette ! La cravache va te pincer bien autrement le derrière. La fessée, la verge, le martinet, c'était trop gamin pour monsieur ! Tu vas en avoir selon tes préférences, mon petit bonhomme ! tes poignets liés aux barreaux du soupirail, ton visage à la fraîcheur de l'air et ton derrière au feu des coups.

Et, excitée par mon verbiage, l'après-demain étant encore trop lointain, je l'allongeai à plat-ventre sur le tapis, tombai à genoux à ses côtés et ma fureur croissant toujours, je lui battis rageusement à main plate le derrière sans l'extirper de la frêle culotte féminine.

⁂

Cet après-midi dans la cave fut pour moi une flagellation mémorable. Jérôme, lié par les poignets aux barreaux du soupirail, et à ma vue, des épaules à ses talons, son corps nu — à l'exception de ce que moulaient le corset et les bas, si noirs sur le fond blanc du vaporeux repoussage, je le cravachai de forte manière. Sa croupe se tordait sous les cinglées balafrantes. Une pareille tournée l'eût corrigé de se faire fouetter derrière nu par une domestique… si mon idée n'avait pas été de faire entrer dans mon jeu la soubrette châtieuse.

Je lisais dans ses yeux, cependant toujours respectueusement baissés, qu'elle savait que je fouettais celui qui avait voulu devenir mon amant, et à qui il en cuisait à présent, et quel plaisir elle aurait à renouveler sa correction inattendue à la baguette.

Mon intention, au retour de ma vieille amie, était de lui proposer de prendre cette fille à mon service. Une fouetteuse a toujours besoin d'une bonne qui la comprenne et puisse lui faciliter des corrections. Laissant donc quelques jours de repos à Jérôme, après sa bonne et dure cravachée de la cave, je la fis venir à une heure propice dans la chambre où mon amant languissait sur un divan, en pantalon gris perle et en chemise blanche barrée d'une longue régate multicolore.

— Vous allez, lui dis-je sans autre explication, me fouetter cette nullité d'homme. Je ne sais pas à quoi il pense en dormant les yeux grands ouverts en ma présence, comme un malappris, mais je gage qu'une solide fessée le tirera efficacement de sa torpeur.

Àcet ordre, aussi étrange — et bien qu'en étrangeté il dût pourtant me connaître — qu'imprévu, Jérôme s'était dressé, pâle. Au contraire, un flot de sang avait monté au visage de la domestique, les ailes minces de son nez se mirent à palpiter sous le coup de cette trop violente émotion, et ses dents nacrées mordirent sa lèvre inférieure. Puis farouchement elle se ressaisit. À son souvenir était revenue la vision nette du jeune homme qui avait mystiquement tendu à sa baguette sa croupe entre la veste de son pyjama et le pantalon baissé : elle vit rouge, du beau rouge des fesses châtiées ; sa main gauche remontant déjà la manche de sa blouse de lingerie sur son avant-bras droit, puis reprit un calme seulement apparent :

— Comme chez nous, mademoiselle ?

Elle était de souche paysanne. D'elle-même elle compléta sa question :

— C'est que chez nous, aux gars que l'on étrille, on leur déboucle le pantalon…

— Jérôme sachant ce qui l'attend a dû déjà le faire.

— Et puis…

— Et puis ?

— … on prend des sarments, des orties, ou le battoir à lessive.

— Hélas ! m'apitoyai-je ironiquement, le chauffage par radiateurs ne permet plus les fagots de sarments dans les maisons ! Les jardiniers sont trop vigilants pour que l'ortie se glisse dans les propriétés ; et le linge étant donné aux blanchisseurs, les domestiques n'ont plus besoin d'un battoir à l'office…

— Il y a encore, dit-elle, une bonne corde que l'on plie en deux.

Cette petite avait l'imagination féconde. Je ne voulus point davantage retarder son désir d'entrer en action :

— Et la semelle d'une pantoufle de cuir, ne croyez-vous pas… ?

Elle opina que ce n'était pas mauvais non plus. Elle en avait dans sa chambre pour le matin, elle allait monter en chercher une.

Jérôme, que toutes ces recherches verbales de l'instrument qui allait le fouetter rendaient pleutre, n'avait pas fait un mouvement.

— Eh bien, lui fis-je remarquer, vous n'avez pas mis tout ce temps à profit pour vous préparer, vilain garçon ? Tu préfères que ce soit « elle » qui le fasse ? Méfie-toi ! J'augure qu'elle doit avoir la main dure pour les déculottages, et tes dessous auront à en souffrir.

Il blêmit davantage encore à ce rappel du linge féminin (bas, ceinture-jarretelles et petite culotte à volants de dentelle) qu'il portait sous la chemise et le pantalon de son sexe. Cela plus encore l'humiliait que les coups que j'allais lui faire donner servilement. Sans hâte, je tirai des liens d'un tiroir pour le ligoter sur une sorte de banquette, trop courte pour qu'il put allonger dessus son corps tout entier : mais agenouillé devant l'un des bouts tout son buste pouvait être bien fixé, étendu sur le siège. À tous ces préparatifs voyant que rien ne me ferait revenir sur ma décision, Jérôme n'attendit point le retour de la domestique pour se soumettre, et lorsqu'avant d'entrer celle-ci frappa, en chemise et en

bas de soie montants, il avait déjà les cuisses liées à deux des pieds de la banquette et les poignets aux deux autres.

Marceline — c'était le nom de la domestique — ne tenait pas une pantoufle : mais la paire. En voyant la position dans laquelle celui qu'elle devait fouetter était attaché, elle jugea que le mieux pour elle serait de le chevaucher à rebours, et elle dégagea ses jambes de la jupe… en faisant tout purement et tout simplement remonter celle-ci jusqu'à ce qu'elle ne gênât plus en rien l'écartement nécessaire de ses cuisses. Elle eût pu tout aussi bien laisser tomber et abandonner cette jupe pour la posture cavalière qu'elle allait adopter, car ses dessous étaient décents : un maillot de jersey blanc à jarretières emprisonnant les bas.

Si elle se contenta de retrousser sa jupe, c'est parce qu'elle avait une raison ; et cette raison je la perçus lorsque, chevauchant Jérôme, elle se pencha pour relever la chemise de son partenaire : le maillot était fendu par derrière. Une fente minuscule, propice juste à l'assouvissement d'un petit besoin trop pressé, mais qui laissait quand même dépasser un tout petit bout de dentelle ocre d'une chemise mauve au-dessus du sillon des deux joues de son postérieur.

Sous la chemise d'homme, les volants du réduit inexpressible qui enculottait la croupe du ligoté dépassaient. En les remarquant, la fouetteuse eut un sourire sarcastique. Sans pudeur, elle leva le pan de la chemise qu'elle glissa sous ses assises et à deux mains déculotta Jérôme de sa parure féminine comme elle eût déculotté une fille, sans plus.

N'ayant plus aucun commandement à attendre de ma part — elle s'y prenait assez bien pour que je n'aie pas à la

commander — des deux pantoufles à la fois, elle battit le derrière exhibé. La semelle de cuir mettait une large tache rouge sur la fesse qu'elle frappait. Sans émotion, je lui laissai pousser le derrière de Jérôme au violacé. À coups de semelles de cuir, il reçut une de ces fessées qui font peler la peau.

Je le détachai, la croupe gourde, gonflée, pour qu'il demandât pardon à la servante, sa culotte féminine aux cuisses comme une galopine qui vient d'être fouettée, et qu'il lui embrassât les genoux ; puis je le mis à la porte afin de rester seule avec Marceline :

— C'est très bien, lui dis-je, cependant, la prochaine fois, il faudra écarter la fente de votre maillot afin qu'il sente sur sa nuque la nudité de votre chair de façon tout à fait avilissante.

Elle ne s'offusqua point de la proposition. Après ce qu'elle venait de faire, c'eût été d'ailleurs convenablement ridicule. Et pour se faire fouetter les fesses, Jérôme fut plus d'une fois chevauché à chair nue sur sa nuque ainsi que je l'exigeais.

⁂

Le second mari de ma vieille amie était un fureteur. Et il devait sans doute aimer la flagellation, car il eut tôt fait de deviner à quoi j'employais la cravache qui était dans ma chambre, et le martinet que Marceline avait rapporté du garage à l'office, où peut-être elle l'avait pendu un peu trop en évidence.

Il était revenu seul. Son épouse se plaisait trop à Londres où la vie mondaine était toute nouvelle pour elle ; il n'avait pas voulu abréger son plaisir. D'un commun accord, du reste, ils avaient

décidé de se défaire de la villa de Deauville, et il n'était guère revenu que pour faire cette opération le plus vite possible.

Il ne fut nullement surpris de mon offre d'achat. Et lorsque je lui dis que mon intention était aussi de garder Marceline, il trouva cela tout naturel. Il ne fallut que le temps de l'enregistrement des actes pour que je devinsse la maîtresse incontestée de la demeure.

— Je suis chez vous ! me dit-il alors avec un loyal sourire, et comme tel il m'est permis de vous adresser une légère réclamation. Mon gredin de beau-fils m'a encore dérobé ce matin un paquet de cigarettes. J'y tenais, car c'était le dernier paquet ; mes cigarettes sont spéciales et je ne puis en trouver de semblables en France. Jusqu'à mon retour à Londres, me voici condamné à ne plus fumer.

Je flairai le piège. La domestique m'avait conté les furetages de John Wiston par toute la maison. Mais je feignis de tomber dedans pour lui donner satisfaction, et je m'emportai :

— Je ne tolérerai pas ça chez moi ! C'est un larcin de gamin, mais qui mérite un châtiment. Et je sonnai Marceline :

— Veuillez m'amener Jérôme immédiatement, commandai-je.

Il accompagna la servante sans méfiance. Devant son beau-père, pouvait-il se douter que j'aurais cette audace ?

Et je l'eus !

John, dans un fauteuil, avait allumé un cigare — ce qui prouve qu'il ne devait pas subir le supplice de la privation jusqu'à son retour à Londres ! — et lançait de légères bouffées. Marceline me

jetait des œillades interrogatives. Elle avait fouetté Jérôme le matin même, et elle ne demandait qu'à recommencer. C'était un sport pour lequel elle se passionnait. Je ne la fis pas languir :

— Administrez, lui dis-je, une bonne correction à ce monsieur ainsi que vous en avez l'habitude.

La domestique ne se troubla pas. Elle s'attendait à cet ordre. Ceinturant Jérôme malgré ses protestations, elle l'obligea à tendre sa croupe, moulée dans un blanc pantalon de toile sous lequel — elle le savait comme moi puisque Jérôme n'avait pas changé de costume depuis sa fouettée du matin

— il n'avait ni caleçon, ni culotte de femme, et à grandes gifles claquantes elle lui donna une fessée qui n'avait pour la différencier des fessées plus intimes, que d'être donnée par-dessus le pantalon.

Jérôme la sentit énergiquement quand même, car sa figure se contracta ; et lorsqu'il crut, après une quarantaine de claques qui avait fait à sa fesseuse la paume de la main très rouge, que c'était fini, Marceline sortit de dessous son court tablier blanc, le martinet qu'elle apportait toujours, caché là, lorsque je l'appelais. Il était tellement rare que ce ne fut pas pour une flagellation aux dépens de mon jeune amoureux !

Voyant l'objet, je lui vins en aide pour tenir Jérôme et bien tendre avec la plus indiscrète adhérence, le fond de son pantalon sur ses fesses.

Mon intention n'était pas de le déculotter devant son beau-père. Mais vraiment fût-ce ma faute si, dès les premières cinglades, la toile trop tirée d'une part, trop poussée d'autre part par

la plénitude de la croupe — Marceline et moi lui faisions tendre le derrière avec force —, fût-ce ma faute si la toile se déchira et si un double croissant de chair écarlate parut par la déchirure ?

Jérôme rugit de honte. Et je verrai toujours le geste décisif de Marceline qui tira sur le fond du pantalon déchiré pour l'ouvrir comme on écarte la fente d'une culotte de lingerie, avant de reprendre, et sur les fesses nues cette fois, sa cinglante fouaillée.

En cramoisi apoplectique, le visage de John Witson à ce spectacle rivalisa avec le séant tuméfié du fouetté…

Ah, main agile et énergique de Marceline ! Main nue, ou serrée sur la poignée d'une verge, d'une cravache ou le manche en bois poli d'un martinet, quel admirable complément de la mienne ! Et combien il était plus étrangement humiliant pour mes amants qui de moi acceptaient tous les supplices, de courber encore le dos devant ma domestique inflexiblement fouailleuse.

Devant son beau-père, je cravachai une autre fois Jérôme, sans l'aide ni la présence de Marceline. Il portait ce jour-là sous une robe de chambre, des chaussettes de soie noire et le maillot fendu de la soubrette, et il eut sur ses mollets nus une stigmatisante cravachée avant la véritable correction « plus haut », maillot juste ouvert pour permettre de suivre les changements de carnation de son épiderme à la chauffante épreuve.

John Witson était assez gentleman pour conserver tout cela pour lui. Et n'avait-il pas lui-même assez souvent mêlé le fouet aux jeux de l'amour avec des girls dont c'était la spécialité d'offrir ce piment ?

Il crut mon Jérôme vraiment girl, le jour où je le fessai de verges vinaigrées en sa présence, dans un luxe de soie et de lingerie et après une coiffure et un maquillage qui avaient demandé une bonne heure à Marceline… et dont elle s'était dédommagée en dix minutes d'intermède de maniement du dos de la brosse à cheveux, mais pas au préjudice de la tête de son patient.

Vous n'avez pas oublié tout cela, Jérôme, mon cher ? pas plus que moi-même je ne l'ai oublié. Et si ces choses que je raconte sur vous vous troublent, je vais en raconter maintenant sur d'autres.

02

Donnez-moi une cigarette, Carlo. Une de ces levantines blondes et parfumées qui sont de votre pays. Merci. Languissamment allongé à mes pieds, vos lèvres se posant de temps en temps sur mes genoux, tenez-moi le cendrier. Vous connaissez cette posture ? Vous pouvez y rester des heures, comme vous y êtes resté, mon bel esclave d'amour à la peau dorée, ô vous, Carlo, qui ne m'étiez pas destiné et que j'ai volé…

Est-il un nom plus tendrement doux que celui de Lucile ? Et cependant, Lucile était dotée d'une passion dominatrice si sœur de la mienne qu'elles se confondaient. Ensemble nous avions eu assez de petites aventures pour que rien ne fût secret entre nos deux personnes.

Quelques-uns s'attardent à la recherche de la naissance d'une libido. Celle de Lucile remontait à une période où de grandes

connaissances spéciales l'avaient dirigée vers l'emploi de secrétaire particulière d'un gros brasseur d'affaires. Elle brûlait du désir d'utiliser ses compétences, comme d'autres se livrent au sport ou au désœuvrement.

Et longtemps son patron mit sur le compte d'un revers de fortune l'intérêt qu'elle apportait au travail. C'était un homme étrangement sec, imbu des méthodes américaines. Avec lui, pas un quart de seconde n'était perdu. Il y avait temps pour tout, selon un chronométrage inflexible. Il y avait aussi une chose qui intriguait fort Lucile, c'était un martinet posé à plat sur son bureau et que jamais personne ne dérangeait. Lorsque les domestiques époussetaient, le matin, elles soulevaient l'objet et le remettaient à la même place, elles accomplissaient ce geste comme une besogne habituelle, sans le moindre sourire équivoque. Le patron de Lucile ne portait même jamais les yeux sur le martinet, mais l'esprit de la secrétaire travaillait… Lui tendant un jour des pièces à signer, elle posa comme par mégarde sa main fine et blanche sur les lanières de cuir et s'amusa d'un geste machinal à les faire passer entre ses doigts, les enroulant comme des bagues… Il ne sembla même pas voir avec quoi elle jouait. C'était donc autre chose qu'un… maniaque : ou bien alors il dissimulait à la perfection ses sentiments. Elle le fit tomber, le ramassa en s'excusant d'un « Oh, pardon ! » de sa volontaire maladresse. — « Merci », dit-il avec le calme le plus simple. Absolument comme si elle eût ramassé tout autre objet.

Lucile se sentait venir des désirs de cacher avec gaminerie ce fouet d'enfant !

C'était un fouet d'enfant, en effet. De grand enfant plutôt. Lucile ignorait que son patron en eût. Un jour, elle l'entendit don-

ner cet ordre à la bonne :

— Vous direz à M. Georges de venir me trouver ici à 6 h. 10.

Elle crut à un client. Étrange client ! En culottes courtes encore, mais ayant bien dépassé les quinze ans, le monsieur Georges vint la mine penaude, rougissant ferme à la vue de la secrétaire particulière dont un homme jusqu'alors avait toujours occupé la place.

Aussi sérieusement qu'à l'entrée d'un personnage de plus d'importance, le gros brasseur d'affaires se leva de son fauteuil. Lucile le vit prendre deux choses : le martinet de la main droite et… la tête du garçon, écarlate de confusion, sous son bras gauche.

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle ; je n'en ai que pour un instant.

Lucile s'était penchée sur ses papiers, mais pour s'isoler en apparence seulement, de la scène de correction paternelle dont les prémices déjà la troublaient. Ce postérieur de garçon qui tendait le fond des culottes courtes, ces mollets nus légèrement tremblants… Et voici qu'elle ne vit plus les mollets ! Sur eux venaient de tomber culottes et caleçon blanc. Un derrière ambré de brun crispa ses globes et les relâcha en un complet épanouissement, striés de raies livides. Le premier coup de martinet venait de porter. Ce ne fut plus par la suite qu'un hachement sourd de coups de lanières, plaquant du rouge sur de la chair mate au milieu de joues fessières se révulsant en détentes et en crispations.

Georges, quoique encore enfant, supportait la fouettée avec un mâle courage et sans crier. La présence de la secrétaire était pour

beaucoup dans la contrainte de son gosier. Il rachetait l'humiliation de la fessée par un fier silence.

Lorsque son père le lâcha, tout son corps se raidit en arrière dans l'excès de la souffrance, et ses deux mains étalées comprimèrent ses fesses bouffies et écarlates.

Le gros brasseur d'affaires était, avec calme, retourné à son fauteuil. Sur son bureau il avait reposé le martinet, les lanières repliées le long du manche. Il ne regardait pas Lucile, il ne regardait pas son fils. Il ne regardait personne. Sa secrétaire, par contre, ne détachait pas ses regards de la croupe garçonnière, luisante et rouge, que le fouetté laissait à l'air, les reins cambrés.

Puis ce fut la brusque sensation du déshonneur. Rouge comme une pivoine, le garçon remonta brusquement ses vêtements et détala plus qu'il ne sortit du bureau.

Le visage du patron de Lucile était impénétrable ; mais toutes les impressions ressenties se lisaient par contre sur celui de la secrétaire. Joues rosies, yeux brillants, lèvres molles et humides, elle n'était plus qu'une pensée tendue au souvenir du derrière rouge dansant les saccades de la fessée au rythme des lanières. Ses efforts maintenant ne tendraient plus que vers un seul but : fouetter des hommes.

Presque dans une demi-inconscience, elle acheta un martinet en rentrant chez elle, bien que n'ayant personne sur qui l'employer. Mais sa manipulation serait toujours pour elle un dérivatif. Elle espérait, sans y trop compter cependant, que son patron lui redonnerait le spectacle d'un règlement de comptes paternels ; et encore… cela ne serait-il que du visuel. Mais qui veut fermement quelque chose parvient toujours à réaliser ses

désirs. Elle trouva de jeunes amants qui se soumirent à ses caprices, gagnés à leur tour à ses goûts.

Elle les faisait se vêtir de culottes courtes pour les transformer, bien qu'ils fussent déjà des hommes, en troublants adolescents. Le premier contact qu'ils avaient avec elle était toujours un rappel de la scène de la vigoureuse fessée au martinet qu'avait, sous ses yeux d'employée, administrée son patron à Georges.

Les gestes avaient été si bien enregistrés par sa mémoire, qu'elle les évoquait invariablement : du déculottage aux cinglées actives. Il se trouvait parfois parmi ses amants, des victimes qui n'avaient pas l'endurance muette du garçon sous la flagellation de leur postérieur. Ceux-là, avec quel plaisir elle les attachait, pour se rire de leurs supplications. Car s'ils avaient par le costume l'apparence de garçonnets, les fessées auxquelles elle mêlait les verges, en plus du martinet, et une baguette de jonc, cinglante en diable, aussi bruissante aux oreilles que méchante à l'épiderme, ses fessées n'étaient nullement des fessées pour petits garçons.

Enfermée avec son sujet, les voluptueuses journées de domination que c'étaient pour elle !...

Elle appelait ses amants : ses pages, et vraiment les fouettait comme les eût fouettés telle grande dame moyenâgeuse. Dans sa chambre était un chevalet, sorte de grande croix de Saint-André inclinée, sur laquelle elle liait les hommes, comme le bourreau anglais attache les condamnés au chat-à-neuf-queues. Mais elle ne se contentait pas de les dénuder uniquement jusqu'à la ceinture. Ces soirs de flagellation démoniaque, un homme au chevalet à sa merci, elle quittait tout pour conserver la liberté de ses

mouvements de fouetteuse, ne gardant à même la peau qu'un maillot de soie rouge sang qui la rendait réellement satanique quand elle s'agitait, les verges ou le martinet en main, rompant en une soirée plusieurs verges avec aisance, brisant une baguette de jonc, en arrivant même à limer un martinet.

Elle avait fait la connaissance de Carlo sur la Riviera. Beau Levantin qui jouait gros jeu, perdant ou gagnant avec la même désinvolture. Elle avait accueilli toutes ses avances par le plus profond mépris, n'aimant pas les hommes qui jouent.

— Si j'avais un amant qui ait ce vice, lui disait-elle, je saurais bien l'en corriger.

Malgré la froideur qu'elle faisait mine de lui témoigner, elle dut un jour lui montrer la manière énergique qu'elle emploierait, car Carlo eut à l'heure du bain les yeux bien battus. Et il ne devait pas avoir que cela de battu… Cependant, il n'avait pas fait connaissance avec le fameux chevalet qui était resté à Paris. De bonne grâce, donc, il avait dû accepter les arguments cinglants de Lucile.

Était-ce un sujet vraiment intéressant ? Devais-je laisser à son initiative de la volupté du fouet féminin le soin de le parfaire, ou bien ne pas attendre au contraire qu'elle ait commencé ses fantaisies vestimentaires pour lui imposer mes travestis ? Sa peau dorée serait délicieuse dans le désordre des blanches lingeries écartées… Quelle jeune et jolie petite femme brune il ferait.

Le hasard d'un retour de promenade cavalière décida de tout. J'étais bottée de fauve, culottée de kaki, j'avais encore à la main ma cravache, lorsque j'aperçus Carlo qui se grillait l'épiderme, vêtu simplement d'un slip.

Il voulut se lever à mon arrivée, mais je lui fis signe de rester allongé, sur le ventre, tel qu'il l'était : cela me permettait de détailler merveilleusement son anatomie. Je m'assis à ses côtés, tandis qu'il se cuivrait davantage au soleil.

Et tout en bavardant, du bout de ma cravache, je lui donnais, comme machinalement, sans aucune sorte d'arrière-pensée, des petits coups légers, effleurant à peine l'épiderme ; mais cependant, sous le slip, la chair tressaillait.

Aux coups badins succédèrent de furtives cinglades. Il allongea ses jambes et raidit ses reins, mais sans bouger autrement de sa position d'offrande au fouet. J'aurais pu lui cravacher à nu les épaules, le dos, les reins ; je m'en tins à frapper sur le slip que soudain je pris à deux mains :

— Et si je baissais le caleçon ?

Ses mâchoires se contractèrent, ses fesses durcirent étrangement, je lui laissai croire un bref instant que j'allais lui mettre toute la chair au soleil pour le flageller en plein air, à pleine cravache, puis je me redressai, le laissant quitte de son angoisse.

— Il faut que je rentre changer de costume.

J'affectais un air détaché. En réalité je guettais sa réaction. Et comme il se levait à son tour :

— Voulez-vous venir prendre une tasse de thé à cinq heures ?

Il s'étonna :

— Chez vous ?

Je ris :

— Mais parfaitement !

Il s'inclina avec déférence, redevenu mondain — malgré l'absence de tout costume.

⁂

Ai-je ici tout ce qu'il faut pour… recevoir chaudement cet homme que je convoite ? Si cela n'était pas, la faute en serait à Marceline ; mais je suis tranquille sur la façon dont elle a préparé certain bagage spécial. Et ses instruments ne doivent jamais manquer de voisiner avec les miens dans une valise de cuir.

Ses instruments ; ne vous récriez pas sur ce pluriel. Mon arsenal a été armé par paire. Ainsi que j'en donnerai l'explication, il s'intitule le Rouge et le Noir. C'est une désignation qui nous permet d'en parler quand nous voulons et tant que nous voulons, là où la curiosité serait inutile à éveiller, chez des profanes.

Paire de martinets, paire de fouets, paire de cravaches. Pour les verges, elles ne sont faites par ma soubrette qu'à la dernière minute, pour être plus fraîches. Cependant, il y a aussi dans l'arsenal une paire de vergettes de brins d'osier.

Les manches de mes martinet, fouet, cravache, sont tous noirs ; ceux des instruments de Marceline, rouges. Et de même pour les verges dont les poignées sont faites d'un velours de ces deux teintes. À mes amants qui ignoraient ce détail, j'ai bien souvent posé la question sous forme de devinette innocente : « rouge ou noir ? »

S'ils disaient rouge, c'était au bras fouailleur de Marceline que je les livrais.

Avec l'idée qu'ici il en serait sans doute de même, je suis assurée aussi qu'elle n'a point dû non plus oublier ce qu'elle appelle son costume de « réception ».

Je n'ai qu'à lui dire : « Nous avons des visites, aujourd'hui », pour la voir s'en revêtir avec la plus grande joie.

Un corsage bien échancré sur sa gorge ronde, noir et sans manches. Le bras gauche couvert jusqu'à l'épaule d'un long gant de chevreau à boutons de nacre. Le bras droit est nu, c'est celui qui fouette et sa nudité rappelle sa fonction. Une jupe courte tombant juste au point où les cuisses supportent la croupe ; et dessous, à même la peau, un maillot de corps en jersey noir, qui moule tout ce qu'elle découvre en ses mouvements brutaux. Un tout petit bonnet blanc et un tablier de dentelle presque aussi réduit. Des bottes à hauts talons, d'un verni glacé et lacées jusqu'au dessous de ses genoux. Ainsi, elle est troublante à tous les points de vue.

Je lui annonce la visite de Carlo.

Que disais-je ! La voici qui interroge avec l'impatience du secret espoir d'entrer en jeu flagellant :

— Dois-je m'habiller ?

Un instant de réflexion, Marceline ! Voyons, convient-il pour débuter de frapper Carlo dès son arrivée par l'étrange et le lascif ?

— Non, Marceline. Je te dirai quand cela sera nécessaire.

Ce n'est que partie remise pour elle. Elle le sait, et va ouvrir en simple soubrette stylée, puis disparaît.

— Je voudrais, me dit Carlo, vous formuler une prière…

— Formulez, cher ! Je vous ai invité, je ne dois en rien vous déplaire.

— Je voudrais vous revoir comme ce matin. Vous étiez si belle !

— En culotte de cheval ?

— Oui !

— Mais c'est très facile !

Je sonne Marceline, qui vient, silencieuse, l'air absent de toutes les domestiques que l'on dérange :

— Ma culotte, mes bottes, ma veste, ma chemise blanche et sa cravate de piqué ; vite, ma fille.

Elle incline la tête, glisse dans le couloir, revient avec mon équipement du matin, au complet jusqu'à la cravache… mais une cravache rouge qu'elle n'a apportée que pour sonder mes intentions et que je lui rends :

— Pas celle-ci, mon petit ; la noire.

Elle s'excuse de son erreur et rapporte la bonne cravache. J'éloigne Carlo dans une pièce voisine et l'y laisse se morfondre plus longtemps qu'il n'a fallu aux mains agiles de Marceline pour me transformer en cavalière. Quand je lui apparais, cinglant mes bottes à petits coups de cravache, il tressaille.

— Vraiment, je vous plais mieux ainsi ? Vous aussi, ce matin, vous me plaisiez mieux. Et puisque pour vous faire plaisir j'ai

cédé à votre prière, plaisez-moi à votre tour et soyez comme ce matin.

— Mais, s'embarrassa-t-il, c'est que je n'ai… pas de slip…

— Je vous en donnerai un des miens.

Son hésitation est vaincue par le cache-sexe parfumé que j'ai tiré d'un tiroir et que je lui tends toute dans un sourire.

Et maintenant qu'il se dévêt, à moi la complicité de Marceline ! Lorsqu'il sera venu me retrouver, en un tournemain ses habits se trouveront raflés, sous clef. Et je ne serai pas prête à la lui rendre, cette clef.

Vraiment il eût été dommage, même après Lucile, que je n'aie pas eu Carlo. La beauté de son corps doré aux harmonies de chair et de muscles l'empêche d'être gêné en tenue de baigneur de soleil. Je le fais s'étendre sans transition sur une peau d'ours noir :

— Reprenons notre conversation de ce matin, voulez-vous ?

Qu'il le veuille ou non, ma cravache d'ailleurs est déjà haute sur sa croupe.

Il murmure cependant un faible :

— Ne soyez pas trop cruelle ?

Pour toute réponse je lui arrache son slip — pardon, mon cache-sexe — et me mets à lui balafrer les fesses, à demi-courbée sur lui, un de mes talons sur ses reins. Il est dur à la souffrance voluptueuse, et se mord les lèvres plutôt que de crier quand mes coups deviennent vraiment violents. Sans pitié, ma cravache harcèle sa chair, ma botte écrase ses reins. Et comme subitement il

se dresse sur les genoux, aussi prompte que lui je l'enfourche et le force, monture humaine, à me porter, sous les coups de cravache qu'à tours de poignet je lui applique sur les fesses. La chevauchée à travers la pièce dure jusqu'à ce qu'il s'écroule, épuisé. Sa poitrine halète comme les flancs d'un animal fourbu. Quand il se relève, il a un pauvre sourire éteint, mais où la passion est loin d'être exclue :

— Vous avez été cruelle, quand même…

Je le sais.

Et c'est pour cela qu'il me demeurera attaché.

⁂

Lorsqu'il manifesta l'intention de s'en aller, il s'opposa à une volonté supérieure à la sienne :

— Jamais, lui dis-je.

— Pourtant…

— Quoi ? Vous avez trompé Lucile avec moi. Pour ce fait lorsque vous lui reviendrez, vous serez fouetté par elle. Avec moi vous le serez ni moins ni plus. Et d'ailleurs j'ai décidé de vous garder. Nous rentrons à Paris ensemble.

— Mais…

— Oui ! vos bagages ? Votre hôtel ? Vous écrirez pour qu'on vous envoie vos malles et vous réglerez en même temps par chèque ; on ne doit plus vous revoir dans les rues d'ici. Ne pensez-vous pas que Lucile vous cherche. Je saurai déjouer sa vigi-

lance. Marceline partira avant nous par le train. Vous, vêtu de ses habits, vous prendrez sa place dans le fond de la voiture.

— C'est un rapt, dit-il en riant, où rien ne manque, pas même le déguisement.

— Pas même le déguisement, appuyai-je. Je vais vous remettre entre les mains de ma domestique, qui vous grimera et vous vêtira.

— En femme ?

— En femme.

Et jouant avec ma cravache :

— Cela sera bien commode pour certaine chose.

Il prit un peu peur :

— Oh ! ne me refouettez pas aujourd'hui : je l'ai déjà tant été hier !

Je fus ironique :

— Bah ! être fouetté tous les jours, on s'y habitue.

— Vous avez donc été bien fouettée, vous ? !

Pour cette exclamation outrecuidante, je le fis s'agenouiller, demander pardon, puis j'enserrai sa tête de mes deux jambes et le tint dans cette position humiliante tout le temps que je mis à brûler une cigarette.

Ensuite je le livrai à Marceline qui savait ce qu'elle devait faire de lui.

Elle en fit en peu d'heures une gentille brunette qui me ravit, bien prise dans un tailleur sombre, chaussée de vernis noirs, gantée jusqu'aux cuisses de bas de soie de même teinte, allant merveilleusement à sa peau dorée. Sous la jupe que je levai, les jarretelles se tendaient sur une chemise blanche un peu longue ; mais ni pantalon, ni culotte, ni maillot.

— Ça doit être mieux ainsi, dis-je.

Et je donnai à Carlo un renard blanc pour jeter sur ses épaules, me réservant le soin de le chapeauter juste à la minute du départ.

Tandis qu'il signait un chèque pour l'hôtel et rédigeait l'adresse où l'on devait lui envoyer ses bagages, constatant que ma soubrette avait sa mine des jours heureux, je l'interrogeai en lui pinçant gaminement l'oreille et d'un petit ton faussement grondeur :

— Tu l'as fouetté ?

— Un peu.

— Et il s'est laissé faire ?

— Presque !

— Pourquoi ne lui as-tu pas mis de culotte ?

Elle me regarda naïvement, candidement plutôt :

— Oh ! ce n'est pas nécessaire. Durant le voyage, il n'y aura que la jupe à retrousser.

Marceline a raison. Mais je n'attends pas le voyage pour essayer de la commodité ! Avant le départ, je couche mon Carlo

comme une fille en travers de moi, je relève la jupe, me grisant des jambes gainées de soie qui apparaissent peu à peu jusqu'à la nudité des cuisses, je glisse ma main sous le capuchon blanc de la chemise qui masque la croupe de mon amant féminisé, pousse ce voile de linon sur les reins, et…

Non je ne fesse pas Carlo. Je me contente de le tenir ainsi un bon moment, frémissant, contractant ses chairs, attendant, l'esprit annihilé sous ma domination, les claques ou les coups d'un instrument que je suis bien longue à saisir.

Encore une fois, comme lorsque je tenais sa tête courbée prisonnière de mes jambes, j'allume une cigarette. Les volutes de fumée montent lentement. Mon index donne un petit coup sec pour faire tomber la cendre… Carlo roule à terre en poussant un cri. Un peu de feu est tombé sur sa peau avec la cendre. C'est si ridicule, pour une brûlure si mièvre, que je me dresse de fureur :

— Sot douillet ! vous allez me payer ça !

Il s'humilie :

— Pardonnez-moi… cela m'a tant surpris…

— À genoux sur le tapis ! Tiens-moi ta jupe et ta chemise levées à deux mains sur ton dos. Je vais te montrer ce que c'est que d'avoir la peau vraiment brûlée !

Il obéit sous mes bousculades. Comme il ne connaît encore que la cravache, c'est elle qu'il attend ; mais c'est un martinet que je vais chercher dans la valise oblongue, et je lui en donne sur les fesses comme à une écolière. Les pauvres s'empourprent avec rapidité tant j'y mets de rage et de vigueur ! Une buée légère ne tarde pas à en monter sous l'échauffement des coups. Ses mains

serrent la jupe et la chemise, tout son buste se tend de plus en plus en avant, et son menton se dresse, pointe, tremble, tant la crispation de ses mâchoires est grande. Enfin ses lèvres laissent échapper un râle et sa tête tombe sur sa poitrine.

Vite je fais diversion :

— C'est bon. Vous ne recommencerez plus, n'est-ce pas ?

Une demi-heure après il descendait les bagages — dont la fameuse valise oblongue — dans la voiture. Une heure plus tard nous roulions en pleine route.

⁂

Puisque Marceline avait décidé que la culotte n'était pas nécessaire, Carlo n'en porta jamais dans ses travestis. Je me reposais d'ailleurs entièrement sur ma soubrette quant au soin de la garde-robe. Cette absence de dessous lui valut une fois une aventure — allons, Carlo ! il est inutile de tressaillir ; vous savez fort bien que je la rapporterai — provinciale et piquante.

Je conduisais Marceline au marché d'un bourg voisin avec la voiture deux fois la semaine ; bien qu'issue de paysans, ma domestique prenait un malin plaisir à se gausser des marchandes paysannes. Un véritable murmure d'antipathie ne manquait jamais de saluer notre arrivée. Je pressentais qu'un jour cela finirait mal, et Marceline qui voyait très bien aussi que la vindicte populaire ne tarderait pas à lui faire payer ses brimades désobligeantes, n'eut pas de meilleure inspiration, le jour où elle sentit que l'inévitable allait s'accomplir, que de me demander de faire faire le marché par Carlo. La chose m'amusait trop moi-même pour que je n'abonde pas dans son sens.

Restant toutes deux dans la voiture, nous fîmes descendre mon amant seul sur la place du marché. Mais déjà l'auto avait été reconnue, et des grognements réprobateurs commençaient à se faire entendre. Lorsque toutes virent le visage trop maquillé de Carlo, elles convinrent que cela dépassait les limites qu'une nouvelle vienne les narguer : peinturlurée et avec des bêtes — le fameux renard blanc — autour du cou ! Un cercle menaçant se forma. D'abord hué, Carlo fut bousculé, puis une voix de commère monta, glapissante :

— Mais fessez-la donc ! Fessez-la donc, cette pécore ! Si j'étais plus près, moi ! Vous avez-t-y peur ?

Non, personne n'eut peur dans le clan des marchandes révoltées. Carlo, que son maquillage intensif empêchait de pâlir, enlevé comme une plume fut ployé en deux contre la hanche d'une maritorne à gros tablier bleu et fessé par cette mégère en furie à grands coups d'une planchette arrachée d'une caisse défoncée.

Elle fessait mon amant comme une lavandière.

Au son clair que faisait en tapant la plaquette de bois, le rire des commères répondait :

— Regardez-moi ça, ça n'a qu'une robe et qu'une chemise sur le cul et ça vient se moquer du monde ? On va t'apprendre la politesse, ma gaillarde ! Et si tu y reviens une seconde fois, on t'enlèvera tes belles couleurs à la pompe !

Je néglige une bonne partie des quolibets sur les mollets gantés de soie : « des pattes à serin ! » et la nudité de ses cuisses que Carlo découvrait obligatoirement dans ses gigotements désespérés. Quand elle le pouvait, la paysanne cinglait d'un bon « flac ! »

de sa planchette, la nudité d'un bout de cuisse qui rougissait instantanément. C'étaient des coups trop peu fréquents pour les spectatrices qui en voulaient pour tous les sarcasmes dont les avait criblées Marceline, aussi les voix s'adressèrent-elles acerbes à la fesseuse :

— Mais trousse-lui donc le jupon, qu'on voit si là elle s'y met de la poudre !

La commère qui s'était investie correctrice jeta sa planchette, à pleine main empoigna la robe et la tira sur les reins avec la chemise dont on ne vit pas même un dépassant blanc.

Àla vue de la croupe écarlate, bondie soudainement à leurs yeux, des cuisses par plaques marbrées de rouge, les marchandes se firent une pinte de bon sang :

— Quand on te le disait, que ça n'avait que sa robe sur le cul ! Ça peut bien faire sa fière !

Et une autre voix :

— Oh, elle ne la fait plus, maintenant !

Sur la chair nue, la main s'étalait en giroflées ardentes et répétées. Par quelle ruse Carlo parvint-il tout à coup à glisser du bras de sa tortionnaire, qui ne le fessait pas précisément pour rire, et à rabattre sa robe avant que la curiosité ne fit découvrir son véritable sexe ? Mais voyant leur victime expiatoire subitement debout, la superbe des femmes tomba comme un château de cartes. Elles élargirent leur cercle, livrant passage à Carlo, qui, en deux bonds et quelques sauts, nous rejoignit.

Le démarreur, ce jour-là, voulut bien ne pas flancher. Jusqu'à la maison, je n'adressai pas la parole à mon amant, tapi, encore tout fiévreux de son aventure, au fond de la voiture. Tout un côté des jarretelles de son corset avait cédé, son bas gauche était tombé, mettant à nu le genou ; son chapeau, sa fourrure comme sa robe avaient souffert de l'algarade. Sa seule victoire était d'avoir pu dissimuler qu'il n'était pas une femme, mais ce triomphe de dissimulation ne pesa guère dans la balance des récriminations que je ne manquai pas de lui décocher, lorsque nous fûmes en sûreté :

— Je pense que vous vous êtes rendu suffisamment ridicule ? Êtes-vous assez fripé !

Je lui énumérai d'un ton acerbe tout ce qui me choquait en sa toilette désorganisée, muettement appuyée par ma domestique, qui prévoyait, sans crainte de se tromper, qu'elle revêtirait pour la fin de l'histoire son costume de fouetteuse.

Je décidai en effet que Carlo recevrait pour sa peine une bonne application de rouge et de noir dans l'après-midi.

L'exécution eut lieu à cinq heures. Depuis longtemps déjà, Marceline était prête, et Carlo attendait en chemise — en chemise de femme, bien entendu, toujours sa même chemise blanche un peu longue —, les jambes gainées jusqu'aux cuisses de luisante soie tête-de-nègre, la taille prise dans le corset dont la soubrette avait réparé les jarretelles, les bras nus et un gros bracelet d'or à chaque poignet. Bracelets insignes de son esclavage et de sa féminisation qui avaient en outre l'avantage d'aider à ses ligotages.

Marceline monta les degrés de la lourde échelle roulante de ma bibliothèque et attacha en haut la cordelette que j'avais pas-

sée dans les deux bracelets, la fixa solidement à la petite plateforme, suspendant Carlo les bras droits, la pointe de ses vernis féminins touchant juste le sol. Raffinée metteuse en scène, sur chacun des montants elle avait pendu les paires de martinets, de fouets, de cravaches et de verges à poignée de velours. Les rouges à gauche, les autres à droite. L'effet avec la victime corsetée était sadiquement saisissant.

Nous serrâmes d'abord plus étroitement le corset, chacune tirant sur un lacet, pour faire se gonfler la croupe par la compression intensive des flancs masculins. Les hanches débordaient de la taille s'amincissant à l'extrême, le postérieur tendait la chemise en une rondeur de plus en plus provocante ; car Carlo ne portant jamais de culotte, sa chemise cachait ses fesses. Marceline détacha deux jarretelles qui gênaient sur les cuisses, leva la chemise et l'épingla, pliée, au corset. Puis elle attendit que je choisisse mon instrument pour se saisir du même.

La position était trop bonne, fesses gonflées et bien offertes, pour employer autre chose que les verges. Je pris un faisceau, ma domestique l'autre et nous alternâmes nos cinglades. Les deux globes fessiers rougissaient avec la même intensité. Puis nous alternâmes la douleur, c'est-à-dire que je décrochai un martinet, pour fouetter le côté qui m'était dévolu, tandis que Marceline s'emparait d'un fouet et qu'elle allait chercher la vergette de brins d'osier lorsque je me préparais à cingler avec la cravache. Ainsi Carlo goûta de tout et son postérieur violacé en eut à la fin de la séance une pauvre mine sans fierté.

Nous en dûmes abandonner, durant plusieurs jours, toute idée de vraies fustigations. Cependant, comme il importait pour mes délices que mon amant fût fouaillé, Marceline, en tenue, lui

frappait les fesses du bras droit, robe et chemise levées, à l'aide de son gant de chevreau. C'était suffisant pour la discipline en attendant que son épiderme ait repris toute sa sensibilité. Ma domestique variait les poses, les retroussages qu'elle fignolait, comme une couturière fignole un essayage avec des épingles, des rubans, faisant de Carlo un véritable mannequin vivant.

⁂

Lucile ne me tint pas rancune du rapt. Tandis que je féminisais son ex-amant, elle rajeunissait en garçonnet à culottes courtes un autre mâle épris de ses sévérités. Elle lui faisait la classe en maîtresse d'école de l'ancien régime, ne quittant les verges que pour prendre un martinet, et ne détachant le patient du chevalet que pour lui promettre qu'il y serait rattaché le lendemain à la même heure et pour le même nombre de coups.

Envers moi elle ne faisait qu'agir en affectueuse amie ; mais pour Carlo elle faisait preuve vraiment de mansuétude.

En cela elle se différenciait d'une grande dame polonaise de ma connaissance, et de vos relations aussi, mon cher esclave doré ! qui avait eu des bontés pour un jeune éphèbe reçu à titre d'invité en son château.

Elle ne lui avait rien refusé ; aussi jugez de son courroux en surprenant un jour le galantin en caleçon dans la chambre de sa première camériste.

Appeler ses gens ne fut pour elle que l'affaire d'un instant. Servantes et valets accourus, elle leur désigna le don Juan penaud de son déshabillé, et frémissante de colère :

— Au chenil ! ordonna-t-elle.

D'éphèbe y fut traîné. Sans parvenir à recouvrer son calme, la dame lui fit boucler un collier de chien au cou et passer la laisse dans un anneau rivé au sol jusqu'à ce que son amant infidèle eut le menton touchant terre, les genoux sous le ventre, la croupe surélevée et tendue. Deux valets lui mirent lourdement leurs pieds sur ses mains pour qu'il ne puisse pas en faire usage. Et à son chef de meute, un géant roux du nom de Yégoritch, l'amoureuse trompée, les yeux ne cessant de lancer des regards fulgurants, lâcha ce commandement :

— Baisse le caleçon. Lève la chemise.

Ce fut fait en l'espace d'un éclair. La dame eut un rire satanique à la vue du séant nu crispant de honte sa chair opaline :

— Prends ton fouet, Yégoritch, celui de la meute.

L'homme décrocha le fouet à chien du mur et le lui tendit.

Elle le repoussa hautainement et du doigt montra la croupe au géant roux :

— Frappe ! Fouaille !

Les servantes pétrifiées étaient blêmes. La peur se lisait dans leurs yeux comme la colère dans ceux de leur maîtresse. Quelques-unes voulurent s'enfuir.

— Que personne ne sorte ! cria la dame, je veux que tous et toutes vous assistiez à son supplice infamant. Fouaille, Yégoritch !

La lanière claqua sur la peau et la marqua d'une longue bande pourpre, faisant pousser à l'amant un rugissement de bête.

— Fouaille, répéta la dame, fouaille sans arrêt, Yégoritch !

Ce fut un véritable supplice du knout. L'amant à terre, prosterné et immobilisé par la laisse, le collier et les pieds des valets sur ses mains, ne pouvait que crier, et il ne s'en privait pas. Les chiens, apeurés par les claquements du fouet, mêlaient leurs hurlements à ceux du flagellé. Inlassablement la dame encourageait son géant :

— Fouaille, Yégoritch, fouaille !

La croupe tuméfiée tournait à une vilaine couleur violine ; à son ras, les cuisses étaient zébrées de rouge, ponctuées de virgules bleuâtres faites par les nœuds de la mèche.

La grande dame savourait sa vengeance. Elle fut plus complète encore lorsqu'elle vit au premier rang de ses femmes, et la plus pâle et la plus défaillante de toutes, sa première camériste.

— Arrête ! dit-elle à Yégoritch. Donne-moi ton fouet.

Voulait-elle parachever la correction elle-même ?

Oh non, elle ne voulait pas « s'abaisser » à ça ! Elle appela sa première camériste :

— Viens ici, toi.

La fille s'approcha, à demi-morte de frayeur. La grande dame dévisagea avec dédain celle qui avait remporté sur ses charmes et eut une moue de mépris.

— Fais voir ton bras.

La première camériste déboutonna sa manche et la remonta jusqu'au coude, montrant une peau très blanche.

— Bien, dit sa maîtresse, je vois qu'il doit être assez robuste ; prends-moi donc ce fouet et finis-moi de corriger ton amant.

La fille s'exécuta. Moins vigoureux que celui du chef de meute, son bras mania cependant le fouet jusqu'à ce que la peau se couturât de turgescences sanguinolentes.

Et je dois dire qu'elle le fit sans aucune sorte de scrupule.

Ce n'était que pour elle qu'elle avait tremblé.

03

Il m'arriva, pour rendre encore plus infamant le supplice du fouet à certains de mes amants, de faire appel à des mains de personnes beaucoup plus serviles que Marceline. Ce fut vous qui en fîtes le premier l'expérience, Rodrigue, qu'une discrétion me livra pour une semaine… semaine qui eut des répétitions comme les grandes passions ont des reprises.

Il avait été décidé, à la redoute masquée de Mme de Klug que quiconque percerait l'incognito d'un masque serait en droit d'exiger de lui… ce que bon lui semblerait. Votre travesti de femme grecque vous donnait trop d'assurance, mon pauvre Rodrigue, vous avez perdu avec moi ; perdu huit jours de votre liberté !

J'étais si certaine de ramener une proie de cette redoute, que Marceline, partageant ma confiance, avait préféré ne pas se coucher. Votre croupe qu'elle fessa fut le dédommagement de sa nuit blanche. Cette espérance que j'aurais recours à sa main châtieuse avait été d'un gros appoint pour l'empêcher de succomber au

sommeil. Aussi son sourire fût-il rose lorsque, en entrant, et vous désignant à elle, enveloppé de vos tuniques, je lui dis :

— Je t'amène une petite amie, Marceline.

Elle comprit à ces mots immédiatement ce qu'elle avait à faire. Comme une vierge antique, mon cher, vous fûtes troussé ; une à une vos tuniques (vous en aviez trois superposées), furent levées sur vos reins, et si le cache-sexe que ma domestique, de main hardie, rabattit sur vos cuisses n'avait rien d'époque, par contre la poignée de verges dont elle se servit nous restitua un peu de la couleur ancienne.

N'est-ce pas, Rodrigue, que ce fut un stimulant excellent pour un retour de bal ? Maniée, et combien intelligemment, par Marceline, la verge de bouleau vous redonna des forces nouvelles, en vous fournissant un avant-goût de ce que vous alliez subir chez moi.

Je sais bien qu'après quelques heures de sommeil réparateur vous voulûtes d'abord me quitter sur-le-champ en apprenant que « tout cela » continuerait pendant la semaine qui faisait de moi votre maîtresse ; mais comment repartir, en plein jour, en tunique grecque ? Vous n'y gagnâtes qu'une bonne flagellation à la corde, de ma main, moi dans vos tuniques que je trouvai, ma foi, fort seyantes, et vous, dame ! dans la tenue d'un esclave que l'on fouette.

Huit jours, Rodrigue, vous fûtes « ma » petite esclave grecque. Puis la liberté vous fut rendue. Mais ce que vous aviez voluptueusement souffert vous empêchait d'oublier… Et je vous revis en habit. Oui, vous revîntes me voir. Je chargeai Marceline de vous recevoir. Elle vous reçut assez hautainement, et (bien qu'elle eût

assisté à tout) comme étrangère à tout ce qui s'était passé : « Madame n'est pas là ! » Je jouissais de votre peine d'être éconduit comme un inconnu. Je suivais votre silhouette dans la rue, avec cette pensée : il est inutile de le faire rappeler : il reviendra, il reviendra !

Et le lendemain, en effet, vous revîntes.

J'allai jusqu'au bout de votre endurance. Un jour, ma domestique vous fit entrer dans le salon mauve :

— Madame a dit que vous remettiez vos tuniques.

Vous le fîtes, montrant une joie suprême en les voyant sur un fauteuil. Puis Marceline, qui vous avait laissé vous transformer, revint et vous attacha, étendu sur un divan. Vous m'espériez en fermant les yeux… mais ce fut la domestique qui vous fouetta avec un martinet, le sien, celui au manche rouge et qui vous détacha ensuite en se moquant :

— Madame n'était pas là, mais j'ai voulu m'amuser un peu !

J'étais là. Vite chapeautée et couverte d'un manteau, je m'arrangeai pour vous croiser dans l'escalier, faisant semblant de monter chez moi comme vous en sortiez.

— Oh ! quelle heureuse surprise ! Vous veniez de chez moi, je suis sûre ?

Et nous remontâmes ensemble.

Peu de temps après cette scène domestique, la générale d'une revue à grand spectacle nous réunit. Votre insistance à regarder les artistes assez dévêtues — nous étions si près qu'il n'était point besoin de lorgnettes — ne me rendit point jalouse. On n'est pas

jalouse d'un homme que l'on fouette ! Cependant je vous en fis la remarque :

— Vous aimez à ce point les femmes maquillées ?

— Pourquoi ? m'interrogeâtes-vous, surpris.

— Parce que nous pourrions en inviter une.

— Pour quoi faire ?

— Pour m'amuser, vous dis-je.

Et rêveusement :

— Oui, cela m'amuserait étrangement que nous ramenions une femme très maquillée avec nous ce soir.

Nous soupâmes à Montmartre. Je n'avais pas à insister : j'avais décidé que ce serait dans une brasserie modeste, où tout de suite mes yeux découvrirent ce qu'ils cherchaient. Une fille nostalgique derrière un demi à moitié vide. Des perles fausses, une robe voyante et laissant voir surtout, sous la table, des jambes fortes et sur le marbre du guéridon des bras bien en chair. Un visage sans beauté et que le fard seul sauvait de l'insignifiance.

Je la désignai à Rodrigue :

— Nous allons lui dire de rentrer avec nous.

Il répéta encore :

— Pourquoi faire ?

Je le renseignai d'un coup :

— Pour vous fouetter.

Il eut un haut-le-corps :

— C'est ridicule !

— Rien de ce que je fais n'est ridicule. Je veux vous faire fouetter par cette fille. Faites-lui dire par le garçon que je veux lui parler.

La fille, voyant qu'elle était le sujet de notre discussion, se faisait un raccord.

— Elle est splendide de force, dis-je, vous n'allez pas peser lourd dans ses bras, une magnifique fin de soirée, mon cher.

— C'est absurde…

La fille déjà entrait dans le jeu. Se levant pour un simulacre de sortie, elle me lança un coup d'œil qui demandait une même réponse muette. Mes yeux s'abaissèrent et se relevèrent.

Dans la rue, elle nous attendait.

— Veux-tu venir avec nous ?

— Avec vous deux ?

— Bien entendu.

— Oui. Mais…

Je lui glissai le prix à l'oreille. Ses cils frémirent. Dans le taxi que je hélai, elle hasarda seulement un timide :

— Pas de blague, hein ? Ce n'est pas dangereux ?

Je ris :

— Aucun danger !

— Dans ces conditions…

Et elle commença à agacer Rodrigue.

C'était son adresse que j'avais donnée au chauffeur. Il régla la course. Lui marchant en tête, la fille entre nous deux, nous gagnâmes son appartement.

Il ne donna qu'un éclairage tamisé dans la pièce qui était son studio. La fille déjà avait quitté son manteau et son chapeau, attendant avec une déconcertante passivité ce que l'on allait exiger d'elle.

Rodrigue me regarda encore, mais d'un regard moins apeuré :

— Je pense que vous n'allez pas donner suite à cette idée stupide ?

Je m'installai, en me débarrassant à mon tour de mes fourrures et de mon chapeau. Mes bras nus mirent l'éclair de leur blancheur dans la pièce. Rodrigue, bien que chez lui, perdait contenance. D'un revers de main, je lui fis tomber la cigarette qu'il tentait d'allumer :

— Préparez-vous plutôt.

— Et si je refuse ?

Je le toisai.

— Si vous refusez ? Vous n'avez pas cette intention ; mais si vous l'aviez, je téléphonerais à Marceline de venir nous joindre.

Elle a un martinet à manche rouge qui cingle bien : et je lui dirais d'en apporter trois pareils.

— Laissez-moi au moins… un instant.

— Pour aller dans votre chambre ?

— Pour aller dans ma chambre.

Je regardai l'heure au bracelet-montre de la fille en lui prenant le poignet :

— Vous avez dix minutes. Confectionnez-nous deux cocktails à votre bar pour nous faire prendre patience.

Il agita convulsivement les mélanges alcoolisés.

Dix minutes plus tard, nous étions dans sa chambre.

La lampe de chevet y mettait seule une lueur violette. Rodrigue, agenouillé devant un lit-divan très bas, enfouit encore davantage sa tête dans les coussins à notre venue. Une robe de chambre ponceau tombait sur ses mollets. J'en pris la cordelière pour lui attacher les jarrets au bas du lit-divan. De sa cravate je lui liai les mains sur le dos. Il ne restait plus qu'à armer la fille de quelque chose d'assez violemment fouetteur et non baroquement improvisé.

Mais quoi ?

Que trouver chez lui, et en fouillant où ?

« Aide-moi, voyons ! » allais-je dire à Rodrigue, lorsque la fille alla à son sac à main et en sortit un fouet de quatre fortes lanières de cuir clouées au bout d'un court manche de bois :

— Cela ne pourrait-il pas servir ?

— À merveille ! lui dis-je, sans chercher encore à comprendre pourquoi elle avait l'air si heureuse de l'extirper.

— Est-ce qu'il faut que je me déshabille ?

— Oui, si vos mouvement peuvent en être plus libres.

En un tournemain elle eut fait tomber sa robe et se trouva en chemise-culotte, les cuisses pour ainsi dire nues, la croupe bridée dans tout juste ce qu'il fallait de tissu, la poitrine bondissante, libre, au-dessus d'une dentelle crème. Autour du bracelet élastique des jarretières, elle roula ses bas jusqu'au-dessous de ses genoux, et brandit le fouet singulier, tout à coup vulgaire :

— Alors c'était pour une petite danse, la partie ? Ça me va !

Mêlant ses coups d'observations triviales, elle fouetta Rodrigue avec tant de cœur que l'on eût dit qu'elle assouvissait une vengeance, qu'elle faisait payer à cette chair d'homme des rancœurs trop longtemps contenues. Les quatre lanières frappaient avec un bruit sec, rougissant la peau, abattues sans répit par une sorte de démon de formes potelées, au parfum violent, et qui, vraiment, ne volait pas son cachet de fouetteuse.

— Vous êtes contente ? me dit sarcastiquement Rodrigue, lorsque la fille fut renvoyée.

— Plus que vous ne le pensez, mon cher.

Je connaissais le pourquoi du fouet dans le sac à main et j'étais « contente » qu'il ait servi à ce qu'il avait servi : fouetter un homme, car ce n'était pas à cela qu'il était destiné.

La fille, comme beaucoup de ses semblables, était en puissance de mâle. Pour quelques lignes je vais sans doute emprunter son vocabulaire. La poisse, depuis plusieurs nuits, s'acharnait sur elle. Pour la stimuler, son protecteur lui avait mis dans son sac ce fouet avec lequel il lui faisait de temps à autre de cinglantes observations, quand les finances n'étaient pas en rapport avec ses besoins personnels. L'instrument devait lui faire penser à la réception qu'elle aurait si les clients l'avaient boudée. Aussi, ce fouet, avec quelle joie elle l'avait retourné contre un du sexe de celui qui le maniait d'ordinaire ! Avec Rodrigue, le visage dissimulé par les pans de sa robe de chambre, ce n'était peut-être pas le corps de celui-ci qui, dans l'esprit de la fille, subissait une ardente flagellation. Sa fureur était semblable à une fureur populaire à qui il faut une victime expiatoire et qui, lorsqu'elle l'a trouvée, s'acharne sur elle avec la plus intense des satisfactions.

Parmi ces victimes masculines, une récente révolution nous permet de rapporter la mésaventure d'un haut fonctionnaire dans une des colonies de son pays. En disgrâce à la suite de la révolution, il eut la mauvaise idée de faire une promenade solitaire. Je copie à peu près l'information des journaux de l'époque : reconnu par des passants, il fut en un tournemain attrapé, terrassé, déshabillé et fessé de la plus magistrale façon. Femmes et hommes, poursuit le reporter, s'en donnaient tellement à cœur-joie que le pauvre fessé en serait mort si quelques fouetteurs plus sensibles ne se fussent aperçus qu'il était évanoui.

En faisant fesser Rodrigue par une main mercenaire, j'avais sauvé du fouet la croupe d'une femme.

La fille nous reconnut un autre soir et nous fit son plus commercial sourire en même temps que ses plus engageantes

propositions :

— Vous ne voulez pas m'emmener ce soir, avec mon amie ? Elle a une bonne poigne aussi, vous savez. Et puis l'habitude.

Je regardai l'amie : une femme longue et nerveuse aux yeux pers, qui me serra virilement le poignet pour me montrer sa force.

— Tu as ton fouet dans ton sac ? demandai-je à la première.

— Je crois bien ! il m'a assez porté bonheur l'autre nuit : maintenant, c'est mon fétiche.

— Et ta camarade brune ?

— Elle en a un aussi. Mais elle, ce n'est pas la même chose, avec son genre, c'est parce qu'elle a des amis qui aiment ça. Alors vous nous emmenez ?

— Je vous emmène.

Mais cette fois ce fut chez moi.

Les filles sortirent les fouets de leur sac. Celui de la grande était un faisceau de six longues lanières de cuir pliées en deux qu'une septième, roulée, réunissait en formant poignée ; l'ensemble avait ainsi une grande souplesse et pouvait être mis dans n'importe quel sac. Un vrai fouet de voyage en quelque sorte, par la facilité de son transport.

— Eh bien, Rodrigue ? préparez-vous, mon cher.

Plus rapide que lui, les deux filles s'étaient déjà dévêtues. Leur métier les obligeait à des dessous peu compliqués mais coquets, la chemise-culotte très fine et composée davantage encore de

dentelle transparente que de tissu, réalisait cela à merveille. Elles roulèrent leurs bas de soie au-dessous des genoux pour n'en point faire partir des mailles en leurs mouvements et eurent la même exclamation d'ironie en voyant que sous l'habit masculin, Rodrigue portait des bas aussi. Des longs bas de soie blanche serrés à la cuisse par une jarretière de ruban mauve. Elles arrachèrent la chemise empesée, mais en place de la nudité qu'elles attendaient brutalement à la lumière, sous le linge d'homme, ce fut une légère chemise de femme, diaphane, qu'elles trouvèrent, s'enfermant dans une étroite culotte à broderie et jours échelles.

— Il faut lui mettre une robe que nous trousserons, ça sera plus drôle ! s'écria la grande brune à cette découverte inattendue.

Pour compléter entièrement la transformation de Rodrigue en femme, selon le désir qu'elle en exprimait, je lui donnai un des corsages noirs de Marceline et une de ses jupettes si courtes. Sa transformation terminée, mon amant semblait une grande fillette, si indécemment écourtée que l'idée de la fessée enfantine venait immédiatement vous chatouiller la paume des mains.

— Oh ! vous permettez que je commence, demanda la fille brune, sans d'ailleurs attendre mon consentement, ça me fait trop envie !

Et troussant Rodrigue, baissant la frêle culotte, levant la mince chemise, elle fessa d'une main agile la croupe nerveuse, lui faisant danser la plus trémoussante des biguines en un avivement continuel de teintes chaudes.

— Au mur, maintenant, mademoiselle ! C'est comme ça qu'on nous mettait au piquet, à la petite école de mon pays. Et ne bou-

gez pas jusqu'à ce que je vous administre le martinet, sinon je vous tire les oreilles, comme ça, voyez-vous ? comme ça !

Et, bien que Rodrigue se fût enfantinement agenouillé, et qu'immobile il ne faisait rien pour nous cacher sa croupe, qui n'avait pas été si puérilement fessée, ainsi que l'attestaient les marbrures briques et rouges débordant sur les hanches et les cuisses, sa fouetteuse mercenaire lui frottait, lui pinçait, lui tirait les oreilles dont les lobes devenaient comme des gros rubis.

— À moi maintenant ! dit sa compagne en s'avançant.

Puisqu'on avait parlé de martinet, son fouet de quatre bandes de cuir clouées au bout d'un manche de bois n'en était-il pas un ?

La brune lui tint Rodrigue dans la posture la plus favorable au plein épanouissement des deux globes jumeaux rouges, entre les deux blancheurs de la petite culotte abaissée et de la chemise retournée sur la jupette troussée. La fille aussi montrait sa croupe, demi-voilée de la chemise-culotte mais dont bientôt la bride de l'entre-jambe lâcha, sous la position tendue. Et les deux rondeurs callipyges de celle qui allait fouetter étaient non moins visibles à mes regards, penchée comme elle l'était pour bien atteindre en plein les fesses de Rodrigue, féminisées par leur exhibition au-dessus d'une culotte brodée.

Tout à coup la brune remonta cette culotte à la taille, un bâillement de la lingerie lui avait suggéré ce geste :

— Puisque c'est une culotte ouverte, autant la faire servir à ce qu'elle doit servir.

J'ignore si le but véritable des fentes pratiquées au fond des culottes dites ouvertes fut d'offrir plus de commodité pour la cor-

rection des postérieurs de celles qui les portaient… Il est un fait indéniable qu'elles présentent en tout cas les joufflus à fustiger avec des attraits plaisants, gamins et pervers.

Les hanches et les cuisses encadrées de blanc, sa croupe en ronde cible toute sortie comme si elle avait crevé une lingerie trop fragile, Rodrigue goûta les morsures du fouet du souteneur en une humiliante position alliée à l'impertinence d'une retroussage et d'un écartement en grand d'une fente de culotte ouverte d'allure petite fille.

Comme il avait déjà été corrigé une fois avec ce martinet, de quatre bonnes lanières qui claquaient avec un bruit franc sur les chairs, la sensation cuisante ne fut pas nouvelle pour lui.

L'inédit vint avec le fouet de la grande aux yeux pers. Elle lui fit d'abord savourer sa flagellation seule, après qu'elle l'eut attaché debout contre une tenture murale, dont les deux cordelières ne tombaient pas du haut que dans un sentiment de vague décoration, et déculotté comme débarrassé de sa jupette, tout cela descendu sur ses chevilles, tandis que l'autre fille roulait et épinglait la chemise.

Puis les coups du martinet à quatre lanières s'allièrent à ceux des douze courroies de la discipline de cuir qui traçait des zébrures plus fines mais brûlantes comme des coupures.

Rodrigue, dont on n'avait pas entravé les jambes, piétinait sur place, foulant sa culotte blanche et la jupette de Marceline. Sa croupe saillante, puis s'effaçant, mordue par les cinglades arrivant toujours en double, manifestait mobilement sa souffrance.

Je lui fis fouetter les cuisses par la brune seule.

Ensuite sa compagne cingla les mollets. Ses jambes se tordaient l'une sur l'autre.

Enfin j'ordonnai qu'on lui remit la culotte et la jupette, et le détachai moi-même pendant que les filles se rhabillaient.

— Remerciez ces dames, Rodrigue.

Il me regarda, hébété.

— Vous ne m'avez pas compris ? Tenez-le-moi, vous autres !

Àelles deux, elles eurent tôt fait de me l'immobiliser. Je relevai la jupette, j'écartai la fente de la culotte, repoussai un minuscule bout de chemise et répétai en scandant mes paroles de claques sur ses fesses lacérées par les fouets :

— Re-mer-ciez-ces-dames ! Avez-vous-com-pris ?

Il faut croire que la fessée ouvre merveilleusement l'esprit, et c'est pour cela que les pédagogues l'employaient tant jadis, car il s'exécuta immédiatement, leur embrassa la main et sembla encore demander si c'était bien tout ce que je désirais.

Seule Marceline fut déçue que je ne l'eus pas fait descendre de sa chambre pour assister à la scène et se mêler aussi aux actrices. Elle bougonna contre sa jupette fripée, puis se calma, sachant bien qu'elle aurait sa compensation.

J'avais mené une fille chez Rodrigue.

J'avais mené des filles chez moi.

Cinq heures de l'après-midi marquèrent un jour l'entrée de deux femmes élégantes, le visage dissimulé par leurs fourrures, dans une maison… très particulière : je menais mon amant en

travesti chez les filles, toujours aux mêmes fins de flagellation : l'immeuble discret était réputé pour cela.

Les dames qui en composaient le personnel ne se présentaient point en intégrale et décevante nudité pour les raffinés, mais au contraire en costume de ville, chacune selon son genre et son goût particuliers. La seule chose qui pour toutes était d'uniforme, était de hautes chaussettes blanches qui leur donnaient un certain piment de grandes fillettes n'ayant pas encore tout adopté du costume de la femme.

Rodrigue installé dans une chambre, il me fut dit par une soubrette qu'une cliente désirait me parler. La chose me surprit fort, car je ne voyais personne, sauf peut-être Lucile, parmi mes relations, qui pouvait fréquenter la maison. Ainsi que je le vis en entrant dans la chambre où était la cliente, ce n'était pas Lucile, mais une jeune personne distinguée aussi inconnue de moi que je l'étais d'elle. Me présentant le dos, dans un coin de la pièce était, en pénitence, une belle et forte paysanne aux mollets dodus, vêtue d'une robe de drap vert à bandes de velours noir ; costume de bonne plus coquet que vraiment couleur locale, d'un tablier blanc et d'une coiffe à ailes rabattues. Une très mince chaînette d'or brillait à son cou.

L'inconnue en me souriant me fit signe de prendre place dans un fauteuil face au sien :

— Que je suis heureuse de votre venue, ma chère amie…

De qui se jouait-elle ? De moi ? Non, de la pseudo paysanne.

— On a un mal inouï à être bien servi… aussi ai-je décidé de faire châtier cette sotte qui ne me donne que du mécontente-

ment. Vraiment votre arrivée tombe on ne peut mieux à propos. Devant vous je vais lui faire cingler les fesses de façon à ce qu'elle s'en souvienne. Vous avez entendu, n'est-ce pas, Mathurine ? (Que ce nom allait donc décidément bien avec le costume.) Alors préparez-vous, ce n'est pas la première fois que ça vous arrive.

Toujours sans me montrer son visage, la paysanne s'agenouilla, ses vêtements levés par devant, sur un gros pouf, troussa, par derrière cette fois, sa robe verte, un jupon court, de lainage, fort rustique, montrant des bas de cotonnade attachés juste au-dessus du genou par une épaisse et voyante jarretière de caoutchouc, des cuisses pleines sur lesquelles tombaient, après une large bande nue, les festons à pois d'un pantalon de tennis rayé rose. De la fente de ce pantalon, un bout de chemise en grossière toile bise passait. Les deux mains de Mathurine, très blanches, tirèrent sur le dos ce pan de chemise en le déployant, ce qui fit s'écarter les deux bords du pantalon, pas suffisamment cependant, car la chemise hautement levée, les deux mains s'employèrent encore à bien ouvrir le pantalon, tirant soigneusement l'étoffe à rayures sur les hanches et sous les fesses.

Ces préparatifs se terminaient lorsqu'une dame de l'établissement entra, une verge toute fraîche à la main. Sans un mot, elle se plaça à côté de Mathurine, maintint l'écartement de la fente du pantalon à l'aide de sa main gauche posée sur les reins par-dessous la chemise, et à cinglées répétées se mit à fustiger le derrière qui se mit, lui, à se trémousser en même temps qu'à rougir.

— Bien, très bien, approuvait la maîtresse, en suivant la correction à travers un face-à-main qui lui donnait grande majesté.

Souplement, la verge fessait la croupe de plus en plus écarlate. Les mains blanches se crispaient sur le bord du pouf. Les deux pieds chaussés de souliers bas à boucle se serraient avec force l'un contre l'autre. Un certain chiffre atteint, l'inconnue qui comptait à voix basse, abaissa son face-à-main :

— Assez ! ces filles de ferme ont l'habitude qu'on leur caresse l'épiderme avec moins de ménagement pour les émouvoir. Si je veux faire pleurer celle-ci, c'est avec une bonne corde rugueuse qu'il me faut la faire corriger.

La dame jeta sa verge sur le tapis et sortit.

Immédiatement une autre dame entra avec une corde pliée en deux.

Elle vérifia le retroussage, attacha les mains aux pieds du pouf, invisibles sous la tapisserie, ligota étroitement les chevilles, tout cela avec d'étroites courroies qu'elle tirait de sous le pouf lui-même, élargit la fente du pantalon dont les bords s'étaient un peu rapprochés et abattit les coups de corde. La victime geignit à partir du sixième, sans troubler la dame qui lui octroya la douzaine et demie.

Je n'ai pas à préciser que, sous des atours de paysanne, c'était son amant que l'inconnue avait fait fustiger et flageller devant moi. Non contente d'employer aussi pour les corrections les mains étrangères elle y ajoutait encore les regards étrangers, chaque fois que cela se pouvait dans l'établissement.

Comme nous ne connaissions aucune dame à demander plus particulièrement, elles vinrent toutes se présenter.

Je forçai Rodrigue à choisir les deux qui allaient avoir le soin de le fouetter sous mes yeux. Sous la robe, je lui avais fait revêtir, par-dessus une très courte chemise de voile, une combinaison-pantalon aux volants moussant autour de ses genoux, infiniment commode par son boutonnage dans le dos permettant d'agrandir la fente au fur et à mesure qu'on voulait l'écarter plus largement. Elles lui servirent d'abord de soubrettes douces et expertes pour lui enlever son chapeau, ses fourrures et son manteau. Puis, sans transition, elles le fessèrent à peau rouge, lui donnèrent de la verge, les mains liées dans le dos aux lacets de son corset, et le cravachèrent pour finir, des mollets aux reins, attaché sur un chevalet, en combinaison-pantalon toujours, mais déboutonnée jusqu'au milieu du dos et ne gênant en rien l'œuvre des cravaches mordantes. La dentelle des volants fut comme hachée par les coups pleuvant sur les cuisses. Quant aux mailles des bas, après la cravachée des mollets, il valait mieux dénombrer celles qui étaient restées plutôt que celles qui étaient parties.

En différentes visites, Rodrigue expérimenta le talent flagellant de toutes les dames, et épuisa la liste des nombreux instruments à leur disposition : fouets, verges, cravaches de toutes sortes, martinets de toutes longueurs comme de toutes formes de lanières : plates, rondes, carrées ; garcette, discipline, baguettes, cordes, ceintures, brosses de crin ou d'acier, tawse…

Pour la tawse surtout on me composa une mise en scène qui m'enchanta positivement. L'établissement avait une sorte de petite scène théâtrale sur laquelle se donnait parfois une présentation originale de ces dames en une courte comédie. On aménagea le minuscule plateau en salle de classe avec pupitres à droite et à gauche, tandis que le centre était, en son fond, réservé à la chaire

de l'institutrice… sévère et à lunettes bien entendu. Ces dames, pour la circonstance, avaient troqué leurs hautes chaussettes blanches pour des chaussettes noires plus courtes et endossé le tablier d'écolière à large ceinture de cuir et col blanc rabattu. Je vois encore l'une d'elle venant annoncer comme une commère de revue devant le rideau fermé :

— La tawse au pays écossais.

Et tout aussitôt le rideau s'ouvrit sur la scène encore vide. À droite, à gauche, sur deux files, les élèves entrèrent, tête baissée, silencieuses, mains dans le rang. Poussant devant elle mon Rodrigue en chaussettes et tablier noirs lui aussi, l'institutrice fit la dernière son apparition. Elle monta à sa chaire en ordonnant à mon amant de lui tendre les bras et très solidement elle les lui attacha à son pupitre. Descendant ensuite à lui, elle lui ôta sa ceinture et écarta les deux pans du tablier d'écolier qu'elle fixa au bois de la chaire à l'aide de punaises solidement enfoncées. Sur ce fond noir se découpèrent ainsi nettement les cuisses de Rodrigue nues jusqu'au volant d'un jupon de dentelle très court et blanc. Deux épingles maintinrent sur le dos le jupon lentement troussé. À deux mains, l'institutrice écarta la fente du pantalon de lingerie, repoussa sous le corset qui ne quittait guère mes élus, une frêle chemise bordée d'étroite dentelle, et tapa dans ses mains.

Àce signal, une des dames-élèves se leva, sortit de scène et y revint en portant la tawse avec cérémonie. L'institutrice s'en saisit… et fit se tordre croupe et reins sous une application claquante et ininterrompue de la fameuse bande de cuir à fouetter les écoliers écossais. La pourpre apparaissait sur les fesses par

larges plaques. Tout ce que la lingerie écartée exhibait de chair fut cramoisi en un instant. Bientôt les fesses se violacèrent…

— Assez !…, râla Rodrigue.

Une dernière fois la bande de cuir, comme une large main dont l'extrémité coupée simulait les doigts, claqua sur la peau, et…

…Et un écolier, garçonnet par le costume, fut introduit dans la classe. Abandonnant mon amant, la dame-institutrice jeta l'arrivant à genoux sur le sol, le chevaucha, en un tournemain rabattit sur ses mollets une courte culotte de velours qu'il portait pour plus d'adhérence à même la peau, sans caleçon ni chemise, et avec la même force qu'elle avait fouetté le derrière de Rodrigue, mais donnant cette fois les claquades de haut en bas, elle leva et abattit plus de trente fois la tawse sur chacune des joues du postérieur en pomme, qui bleuit sur toutes ses courbes.

Lucile, qui connaissait l'établissement, venait d'y amener un de ses amants-écoliers.

04

Je n'aurais point cru cela de ce gentil ménage…

Une poupée vaporeuse, espièglement puérile, au visage uniquement tourmenté, lorsqu'il se tourmentait, de moues enfantines. Des mains de petite pensionnaire si fragilement blanches, que rien, non vraiment rien, ne pouvait laisser songer que c'étaient elles qui tenaient la baguette de l'autorité conjugale.

Gentil ménage mondain, très moderne, et pour cela épris de curiosités. Ils m'avaient tous deux invitée pour faire se dérouler sous mes yeux et dans leur home élégant, leur collection de films légers, badins, dont ils étaient friands et fiers, car ils en avaient de rares, aux déshabillés féminins positivement gracieux.

L'appareil de projection branché sur le courant fonctionnait seul, ce qui leur permettait d'être côte à côte. Elle, ne se levait que pour changer les bobines.

Soudain, sur l'écran, une clairière apparaissant, Gérard, le jeune mari, eut un léger tressaillement de protestation :

— Non, non, chérie ! pas celui-ci…

Je le retins sur son fauteuil :

— Et pourquoi donc, pas celui-ci ? J'insiste au contraire pour le voir, puisqu'il vous cause tant d'émoi. Ce doit être une petite merveille… suggestive, et je ne supporterais pas d'en être privée…

Il y eut un léger conciliabule entre les deux époux ; la poupée blonde rit :

— Bah ! tant pis, Gérard… Dans le noir, on ne remarquera pas si vous en rougissez !…

Et la clairière revint sur l'écran.

Une élégante silhouette, qui était celle de ma blonde vaporeuse, entra dans le champ. En toilette printanière, elle fit quelques pas, arrangea ses cheveux au soleil pour faire valoir la grâce de ses bras et l'harmonie de son corps onduleux, puis s'assit sur le rebord du talus. La robe fragile découvrait ses genoux et plus bas, dans une pénombre capiteuse, l'arc dodu des cuisses

fragmenté par une fin de bas de soie et l'arrivée d'une jambe de culotte à dentelles. Étendant les bras, à droite, à gauche, souriante, elle cueillait des branchages ; avec soin elle les dépouillait de leurs feuilles, les réunissait en un faisceau dont de temps à autre elle éprouvait la souplesse et aussi la force de cinglage en se fouettant la paume de la main, et quand elle parut satisfaite de la confection de son instrument, de l'index elle fit un signe impérieux : « Venez ! venez ! »

Qui vint ?

L'homme qui protestait contre la projection de ce film privé.

Gérard !

Les films tournés par des particuliers sont encore malheureusement des films muets. La blonde, s'agitant, spécifiait ses exigences. Le jeune homme semblait implorer, mais sa partenaire imposait sa volonté en maniant son faisceau. Jusque-là, c'était charmant, parce qu'on en attendait davantage. L'homme suppliait, gauche, gêné ; la femme s'impatientait : on voyait sa colère grandissante aux mouvements de ses lèvres. Et l'homme pliait. Servilement il avançait vers elle mais sans cesser d'implorer sa clémence.

— Mais c'est très amusant ! dis-je à la jeune mariée. Et très instructif aussi ! ajoutai-je en m'adressant à son époux.

— Je vous prie, encore une fois…, tenta vainement ce dernier…

— Chut ! l'interrompis-je.

Sur l'écran, la femme avait, en même temps qu'arrêté les jérémiades, allongé le suppliant en travers d'elle. Sur le dos elle re-

tournait le veston noir, déboutonnait les pattes des bretelles, les boutons de ceinture et autres, et comme s'il se fut agi exactement d'un tout petit garçon, faisait glisser le pantalon pour l'enlever complètement. Et au fur et à mesure que le pantalon descendait, apparaissaient, non point un caleçon, mais une moulante petite culotte de lingerie, lilialement blanche, des jarretelles sortant des volants de dentelle et amenant sur très peu de cuisse nue des bas de soie d'un tirage impeccable, enfin des souliers à lacets très montants : presque à demi-mollet.

Le pantalon, roulé, fut jeté au loin comme une boule. Et à son tour le veston fut ôté. Dessous Gérard portait un pull-over blanc à grands dessins géométriques tombant juste à la ceinture de la culotte féminine. Sa partenaire en ôta les bretelles qu'avec le veston elle envoya rejoindre le pantalon, supprimant et jetant par conséquent tout ce qu'il pouvait y avoir de masculin dans l'habillement. Gérard eut ainsi l'air d'une grande fillette encore en chaussures à talons plats, couchée en travers des cuisses d'une amie jouant au jeu sévère de la gouvernante rigide.

Et le jeu allait devenir de plus en plus passionnant !

La jeune femme prit entre les jambes de la culotte un petit bout de chemise et le tira en l'élevant sur les reins, lui faisant, dans son ascension, écarter la lingerie, faiblement, c'est tout juste si un double croissant de chair se profila à peine. Seulement, la chemise complètement retirée de la culotte et glissée sous le pull-over, à deux mains elle écarta largement la fente, autant sur une hanche que sur l'autre, dénudant copieusement le séant joufflu en toutes ses belles rondeurs, et sans vain discours appliqua la verge sur les rotondités qui se cabrèrent sous les piquantes caresses sans cesse renouvelées de main preste, et jaillirent bientôt

littéralement de la culotte ouverte en grand, comme hors d'une coque. La vision de cette fessée muette était enchanteresse ; et je ne trouvai pas que la mignonne fouetteuse la prolongeait trop. Elle fustigeait divinement. Les jambes mêlant leur jeu à celui du séant, il y avait parfois des dérobades de la chair sous un mollet ganté de noir, puis un allongement si brusque de tout le corps que la lingerie menaçait de ramener l'un contre l'autre les deux bords de la fente. Merveille du domptage, c'étaient alors les mains de Gérard qui se crispaient sur la culotte et la rouvraient en grand. Le méchant qui voulait me priver de ce film ! Non, je ne trouvai pas que la fessée fût trop longue.

Il obtint facilement son pardon d'une fouetteuse riante, qui lui referma la culotte sur des fesses bien rougies et qu'elle tapota encore quelque peu de sa menotte avant le rapprochement définitif des deux bords de la fente et la remise en place de la chemise troussée.

Puis Gérard une fois debout devant elle, elle lui drapa de son écharpe autour des hanches une légère jupe de voile arrivant juste à ses genoux et le prit par la main pour l'emmener en femme après l'avoir fait venir à elle homme. Clac ! La bobine était finie.

— Mais c'est tout bonnement délicieux ! m'écriai-je enthousiasmée, en embrassant la vedette flagellante. Et comment ce film que l'on ne voulait pas me montrer s'appelle-t-il ?

Gérard, la lumière revenue, se tenait coi. Mais mon entrain donnait de la volubilité à la petite épouse :

— Je l'ai intitulé d'après le geste qui a succédé par deux fois au déshabillage de Gérard : L'habit aux orties. Je le pense suffisam-

ment explicite ?

— Suffisamment, chérie. On ne pouvait même mieux trouver. À présent je réclame…

— Un autre film ? Hélas ! c'est le seul. Gérard ignorait qu'une petite caméra dissimulée face à nous dans les arbres tournait mécaniquement notre petit duo…

— D'amour fouetté ! complétai-je. Non, ce n'est pas un second film que je réclame, mais la punition du protagoniste qui voulait me priver de ce régal. Pour avoir tenté de me léser de cette façon, il faut un châtiment…

J'appuyai sur le mot : « Exemplaire. »

— Ah, bien sûr, acquiesça avec empressement la petite épouse ; et devant toi, ça sera vraiment un châtiment exemplaire. Vous avez entendu, Gérard ? préparez-vous.

— Je vous en prie… Ce ne sont pas…

La jeune femme tapa du pied :

— J'exige, n'est-ce pas ? Vous aurez la cravache, et ça sera mon amie qui vous tiendra pour le supplément de votre peine.

— Et de mains qui serreront aussi fort que des chaînes, précisai-je.

Subjugué, tandis que la vaporeuse blonde tirait une mince et courte cravache d'un tiroir, en un tournemain il fut tel qu'en un instant il l'avait été sur l'écran d'appartement, en veston noir, en bas de soie… et en culotte de lingerie blanche. S'agenouillant à mes pieds, il m'entoura la taille de ses bras, je relevai son veston,

et la cravache de sa jeune femme lui fouailla la croupe de coupantes cinglées. La culotte féminine n'avait été ni ouverte ni abaissée ; mais elle était d'une batiste si frêle qu'il ne fallait point lui supposer le moindre effet protecteur. La croupe bien tendue la gonflait toute sans un pli, les volants balayant les cuisses frémissantes à tel point qu'elles faisaient s'agiter les dentelles. Imperceptiblement, tenant Gérard par les hanches, je tirai sur la batiste, pensant petit à petit la faire s'écarter. Je ne fis qu'augmenter progressivement l'adhérence d'un fond chastement fermé. Pour me venger de mon dépit, je poussai un cri violent qui arrêta le jeu de la cravache et à très fortes claques je me mis à fesser vigoureusement la croupe trop secrètement empantalonnée.

La blonde, qui crut que mon cri subit avait pour cause une audace de son mari, et ancrée dans cette idée par la fessée furieuse que je lui administrais, le poussa à coups de cravache dans une chambre voisine, où je l'entendis poursuivre la correction sur les fesses nues à grands bruits entremêlés des protestations de Gérard :

— Je te jure !... Ma chérie !... Je te jure !...

— Je te jure que tu en saigneras ! fut la seule réponse qu'elle daigna lui donner.

Et de nouveau les coups de cravache à nu se mirent à pleuvoir, peut-être bien jusqu'à ce que cette promesse féroce fût tenue.

Une fois Gérard cloîtré dans la chambre où sa correction s'était si sévèrement continuée, la conversation qui suivit entre nous, seule à seule, fut pour moi aussi voluptueusement agréable que la vision de « L'habit aux orties ».

— J'ai tourné ce film alors que nous n'étions encore que fiancés…

Tel fut le début prometteur de ce qu'elle avait à me dire.

— Et à présent ?

— À présent ? Tu as vu !

« Pas assez ! » avais-je bien envie de lui reprocher. Mais elle continuait :

— Imagine-toi que je lui fais porter mon dernier trousseau de pension ? Et pas toujours sous ses complets, tu sais ; je lui mets la robe d'uniforme, le jupon aussi, et les bas de fil — ni soie, ni dentelle, c'était la règle austère de la maison —, les petites chemises de madapolam à modestes épaulettes festonnées, les culottes assorties…

— Et fermées ?

Elle rit :

— Bien sûr. C'est tellement plus amusant à les lui faire déboutonner sur les côtés, tout à fait comme une fillette convenable. Ces jours-là il est ma petite soubrette, m'aide à mon bain, m'aide à prendre l'hygiénique clystère, m'aide à me vêtir, m'aide en tout ce qu'une femme devrait m'aider. Je l'en récompense et l'en punit.

— En proportions égales ?

— Oh, les punitions sont plus nombreuses que les récompenses ! Il est rare qu'il échappe à la fessée mouillée pour commencer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la fessée mouillée ?

— Une excellente petite façon de m'occuper dans le bain. Ma baignoire est traversée par une planche qui fait pont de bois. Gérard s'étend, à mon ordre, sur cette planche, troussé et sa culotte rabattue par derrière, les fesses bien à ma portée. Je le corrige à main nue, claque par claque, remouillant après chaque ma main dans le bain. Cela cingle excessivement mieux qu'une fessée à sec, et la main ne s'échauffe pas, si par contre le derrière ne tarde pas à piquer. Pour la seconde correction, car je t'ai dit que les punitions étaient plus nombreuses que les récompenses, c'est une verge que je trempe après chaque cinglée dans la baignoire, cela allonge tellement le châtiment qu'il me faut bien un bon quart d'heure pour fouetter à point le derrière de Gérard. Bien qu'il soit pour moi plus plaisant de lui faire déboutonner sa culotte de pensionnaire, s'il commet trop de petites maladresses, je la lui fais ôter et l'en prive pour tout le restant de la journée. (À cette confession, Carlo, mon cher, c'est à vous que je pensais !) S'il a encouru cette mesure, dame, le martinet marche d'entrain. À tout propos je lève robe, jupon, chemise et clic ! clac ! clac ! je fais se cabrer et bondir son gros joufflu, toujours rouge comme une pivoine lorsque je laisse retomber les vêtements. Si tu veux voir combien son éducation féminine est parfaite, accepte une tasse de thé pour jeudi. C'est lui qui nous le servira « en jeune fille de la maison ».

— Avec le plaisir le plus extrême, chérie.

Et je pris congé en me félicitant à l'avance du plaisir que ce five o'clock allait encore me procurer.

⁂

Le lendemain, Marceline venait me demander, dans la bibliothèque où je classais quelques notes, si je voulais recevoir.

— Qui ?

— C'est un monsieur qui vient pour la première fois.

Je me le fis dépeindre. Au signalement, je m'étonnai : ce n'est pas possible !

Et cependant si, c'était possible. C'était bien Gérard. Que me voulait-il ? Venait-il de lui-même, ou bien au contraire était-ce mon amie qui me l'envoyait ?

Introduit, il fut très bref sur le sujet de sa visite. Il désirait que je fisse lever par une explication franche, la suspicion qu'avait sur lui sa femme au sujet de mon cri.

Je le regardai en riant :

— Je ne suis pas, mon cher, de ces genres de femmes à qui l'on commande quelque chose. Je vais téléphoner à votre femme qu'elle vienne ici voir quelle singulière visite je reçois ; et nul doute qu'en vous reconnaissant elle ne vous fasse goûter de la cravache.

— Je vous en supplie !...

— Mais si ! Je désire qu'elle vienne. Vous lui expliquerez quelles étaient la pureté de vos intentions en montant chez moi...

— Elle ne me croira pas... Elle s'imaginera des choses...

— Qui vous vaudront le fouet, c'est bien ce que j'espère. — Allo, s'il vous plaît...

Il saisit mon bras pour éloigner le téléphone de ma bouche :

— Je vous en conjure, une dernière fois, ne faites pas cela !

Je l'avais suffisamment mis dans la gueule du loup pour le mener à présent à ma guise. Je renonçai à demander leur numéro.

— Soit. Mais il ne sera pas dit que je tromperai la confiance de votre gentille petite femme en vous évitant la correction que vous méritez. Vous allez donc vous soumettre, ou sinon : c'est elle qui viendra.

Il devint très rouge.

— Allons ! pas d'enfantillage d'écolière qui ne veut pas recevoir la fessée, n'est-ce pas ? Vous savez ce que c'est que le fouet, pour le recevoir assez souvent. Une fois de plus ne compte pas pour vous, mais comptera pour moi en libérant ma conscience vis-à-vis de mon amie. Mettez-vous dans la tenue et la position que votre jolie blonde vous fait prendre pour recevoir les verges, tandis que je vais les chercher.

Je fus longtemps partie pour lui laisser tout son temps ; quand je revins, avec une verge vinaigrée que Marceline m'avait particulièrement recommandée, il avait quitté avec obéissance tout ce que son habillement comportait de masculin. Le buste couché sur une table, il m'offrait sa croupe pantalonnée de blanc et ses cuisses nues de la dentelle des volants à la terminaison des bas de soie.

La verge sous le bras, je m'approchai :

— Préférez-vous que je vous attache… ou que je vous fasse tenir par ma domestique ?

— Je vous promets de ne pas bouger.

— On dit toujours ça ! Et je suis bien bonne de vous donner à choisir, alors qu'il m'est si simple d'appeler Marceline qui vous attachera et vous tiendra ensuite.

Vite il fixa son choix en suppliant :

— Pas la domestique…

Je tirai sur ses bras pour lui lier les poignets aux pieds de la table, lui entravai les chevilles, mon faisceau de bouleau qui me gênait en cette opération glissé sous une de ses jarretelles, les pointes des brindilles menaçantes en l'air. Puis je m'excusai comme si j'avais entendu venir Marceline :

— Une légère seconde, mon cher, je crois que voici une nouvelle visite.

De derrière une tenture, j'assistai à sa torture morale dans l'attente de la correction. Les cordes l'empêchaient de bouger. Il se morfondait de terreur d'être surpris en un aussi humiliant ligotage. Ses cuisses avaient des contractions nerveuses. Marceline, qui le regardait avec moi, semblait tellement la plus impatiente de nous trois que je lui montrai la verge glissée entre la chair de la cuisse et la jarretelle :

— Va satisfaire ta gourmandise flagellante, et ne le ménage pas !

C'était un conseil qu'il était superflu de lui donner ! Toujours la vigueur animait son bras. Dédaignant la verge, elle prit sa cra-

vache rouge et bondissant dans la pièce, flagella jusqu'à bout de souffle la croupe pantalonnée. Le buste de Gérard se tordait encore sur la table lorsqu'elle me revint, les yeux brillants de bonheur, les lèvres humides, mi-ouvertes, et la poitrine haletante.

— C'est… infâme ! hoqueta le fouetté tandis que je le délivrais de sa table de supplice.

— Non, mon cher : leçon de femme, simplement. Lorsqu'un homme a l'impudence de venir me voir sans y être invité, je le fais fouetter par ma domestique. Marceline vous a cravaché fort, c'est entendu, mais avec elle vous avez eu l'avantage d'être fouetté sur votre culotte de dame ; tandis que moi, c'est sur les fesses nues que je vous aurais donné les verges. Maintenant, si c'est de ça que vous vous plaigniez, elle peut recommencer sans la culotte, cette fois ?

Il n'en avait aucun désir, et me pria de le laisser se rhabiller, vaincu.

⁂

Je repoussai par pneumatique la date du thé d'une semaine ; mon amie n'étant pas libre le jour que je lui donnais, m'en proposa un autre, si bien que le five o'clock fut fixé à une quinzaine de là.

La croupe de Gérard avait eu le temps de se remettre de ses deux cravachées, la conjugale et la domestique.

Je le trouvai bien, comme sa femme me l'avait annoncé, en pensionnaire à sévère robe mi-longue et à manches boutonnées aux poignets. Et traité par elle absolument comme une fillette

puisqu'elle l'envoya au jardin dès mon arrivée pour y jouer sous les fenêtres du salon :

— Nous avons à parler, va t'amuser. Aujourd'hui, comme tu as des culottes, je te permets de sauter à la corde.

C'était plus un ordre qu'une permission ; mais, sans murmurer, Gérard alla sauter à la corde sous les fenêtres. Il sautait assez souplement, les mollets réunis et en d'assez beaux arrondis de bras. Sa robe était trop longue, même aux plus endiablés tourbillons, pour montrer, tel que l'avait révélé sa jeune femme, qu'il avait des culottes. À peine sous le retroussé des sautillements le jupon mettait-il sa note blanche ; mais on ne voyait pas la fin des bas de fil noirs.

Rappelé pour servir le thé, sans que son éloignement n'eût d'autre cause que de me le montrer sautant à la corde ainsi que dans une cour de pension à l'heure de la récréation, Gérard s'en tira à merveille et nous exécuta ensuite au piano un langoureux morceau de jeune fille que je trouvai bien, mais que sa femme jugea détestable. L'entraînant hors du salon, elle lui donna une bonne fessée à nu dont je perçus tous les bruits et le ramena pour le forcer à se rasseoir devant le clavier. Son mécontentement, le morceau terminé pour la seconde fois, fut le même qu'après la première exécution. Elle le fit s'étendre à cheval sur la banquette du piano et le condamna à rester ainsi jusqu'à ce qu'il se sente lui-même capable de faire de la bonne musique.

Timidement, au bout d'un instant, il se leva et joua… Mais sa jeune épouse l'arrêta dès les premières mesures :

— Tu interromps la conversation ? c'est un comble ! Chérie, ça va être la seconde fois qu'il va être châtié devant toi !

« La troisième ! » aurait pu comme moi rectifier Gérard ; mais il s'en garda bien, se remettant à cheval sur la banquette, corps allongé, docile au retroussage effectué par la blonde impérieuse.

Elle leva la robe, elle leva le jupon, et laissa ainsi Gérard, qui n'osait bouger, pour aller chercher, ainsi qu'elle l'en prévint, un martinet pour le faire danser. Tout à l'heure, pour la fessée manuelle, elle avait abaissé la culotte, le ferait-elle à son retour ? Il me semblait que cette culotte close et modeste de pensionnaire me narguait. Je dus me faire violence pour m'empêcher de l'aller tirer sur les cuisses et lever la chemise qui était dessous…

La femme de Gérard fit ça pour moi, d'une seule main : de la gauche, ne quittant pas de la droite le martinet qu'elle avait apporté : un martinet fait spécialement de courtes lanières pour frapper de très près, sans craindre d'atteindre autre chose que les globes jumeaux. Et vertement, sur la croupe bien étalée entre la chemise troussée et la culotte déboutonnée, elle commença la correction. Furieusement mobile, le séant rougissait à vue d'œil, serrant ses joues, les relâchant, mordu à vif sans répit par les lanières tombant toujours en un seul paquet lourd et cinglant. La petite femme de Gérard, tout comme elle mouillait sa main ou ses verges, mettait aussi ses martinets à tremper dans l'eau. La correction qu'elle donnait la rendait suprêmement belle, le regard avivé, la figure plus sérieuse. Et sa victime elle non plus, en tenue de pensionnaire troussée, ne manquait pas de charme. Mes yeux allaient de l'une à l'autre, mais plus souvent se fixaient sur la double mappemonde écarlate et houlant dans l'encadrement blanc du trousseau de grande élève, qui jamais, sans doute, à la pension, ne fut ainsi mis au service du fouet sur les fesses nues.

Et le martinet, en un doublé qui arracha une plainte vive au patient, claqua sur la chair pour la dernière fois. Gérard se rajusta lui-même sur la banquette.

— À genoux ! lui commanda sa femme, et demande-moi pardon.

Elle avait toujours le martinet en main, impérieusement jolie, il s'exécuta avec flamme. Elle lui tapota la figure, souriante :

— C'est bien, mon grand chéri. Maintenant allez vous habiller : vous savez que nous dînons en ville, ce soir.

Dans ce gentil ménage, quel joli mélange de tendresse et de sévérité dont la femme savait faire alterner les doses, restant la seule maîtresse des sens et des pensées.

05

Il n'y avait qu'un seul homme que je n'avais pas fouetté, dompté, humilié. C'était vous, Maxime. Dans vos bras, je goûtais le bonheur intermittent pour moi d'être uniquement femme, sans complication.

Vous étiez ma liaison cachée.

Je n'ai jamais joué, au cours de ces lignes, de ma beauté ; cependant, je ne dois pas la nier ; et ce fut moi qui fut mortifiée pour ne pas vous avoir, comme les autres, conduit à la cravache, votre corps enfermé dans les geôles de lingerie, ce corps sans défaut qui vous avait fait obtenir un premier prix de maillots de bains à un concours de plage.

Mon instinct me le soufflait bien : « Mais fouette-le donc ! sinon c'est sa fatuité qui te fustigera. » Et c'est bien ce qui fut.

J'ai vu ce qu'une simple femme aimante pouvait souffrir de la trahison d'un amant. Et je résolus de les venger toutes en me vengeant personnellement.

J'avais déjà Marceline qui m'était dévouée. Mais il me fallait d'autres complices. La jeune femme de Gérard et mon amie Lucile furent pressenties. Vous savez, Maxime, par la fin de l'aventure, avec quel enthousiasme elles participèrent au complot.

Une nuit, un rendez-vous féminin vous fut donné. Une voiture avec chauffeur en livrée vous attendait à votre porte. Fièrement vous vous êtes laissé emmener. Vous aviez la clef de la maison dans laquelle vous deviez pénétrer. N'étant jamais venu chez moi, vous ne connaissiez pas ma domestique.

Dans le vestibule, l'électricité s'éteignant tout à coup, vous fûtes terrassé, ligoté. Nous étions quatre, Maxime, à exécuter ce petit travail, et quand vous commençâtes à crier à l'aide, huit bras vous descendaient dans une cave obscure.

Vous y entendîtes des bruits vagues, des chuchotements. Des flambeaux de cire éclairèrent bientôt une table, derrière laquelle siégeaient trois formes en cagoules vertes. À gauche, un bourreau rouge était immobile. Sur un geste, il vous fit mettre à genoux. La sueur perlait à votre front et collait vos cheveux à vos tempes.

Vous auriez reconnu ma voix ; aussi fût-ce Lucile qui prit la parole. Elle vous déclina vos noms et qualités et vous annonça que vous alliez être jugé. À ces mots, le bourreau rouge vous fit vous relever et asseoir sur un tabouret.

Àla lueur des flambeaux, ce fut une véritable scène d'inquisition. Malgré vous, vos yeux cherchaient aux murs des instruments de supplice. Il n'y en avait qu'un, que vous ne pouviez pas voir : derrière votre dos, contre la muraille, une croix de Saint-André avec des boucles et des courroies.

Lucile vous lut un acte d'accusation de vos fautes masculines, et comme vous sembliez étonné que ce soit ces choses que l'on vous reproche, écartant sa cagoule, elle fit jaillir sa poitrine, instantanément imitée par ses deux assistantes, pour vous montrer que c'étaient des femmes qui vous jugeaient et — le bourreau rouge sortant aussi ses seins de son pourpoint — une femme qui serait chargée de l'application de la sentence.

La peine vous surprit autant que l'étrangeté du jugement : car le tribunal féminin, seins dehors, vous condamna à l'unanimité à la peine du fouet sur le corps nu jusqu'à ce qu'amende honorable sorte de votre bouche. Et les lueurs des flambeaux dansèrent bientôt sur vos épaules, vos reins, vos cuisses, bras et jambes tirés sur les branches de la croix. Le bourreau rouge prit livraison sataniquement de sa victime.

D'une forte verge il vous fessa ; commençant la fustigation lentement, puis l'amplifiant, l'accélérant… mais créant tout autre chose que de la douleur. Infligé de cette manière, le supplice était un supplice voluptueux. Il changea lorsque le bourreau rouge, votre croupe rivalisant en plus pâle avec la teinte de son pourpoint et de ses chausses, changea d'instrument. Les claquantes lanières d'un martinet firent vibrer vos reins, vos fesses sous leurs morsures. Le tribunal en cagoule, et cela se voyait à la palpitation des seins nus, appréciait votre douleur en un silence que troublaient seuls les heurts du martinet sur vos chairs écarlates.

Lorsque le durcissement compact de votre croupe céda la place à une sorte de tremblement révélateur de la fin de votre endurance, la cravache, en coups mats, se ploya sur vos globes jumeaux qui se mirent à bondir, coupés au vif, et les premiers gémissements vous furent enfin arrachés. Marceline vous donna de la voix en continuant sa cravachée de plus en plus serrée et m'étant approchée de vous, le capuchon de ma cagoule rejeté sur mes épaules, je bus littéralement sur vos lèvres l'amertume de votre repentir.

⁂

Plus de cagoules, plus de bourreau rouge. Les flambeaux vont s'éteindre. Je vous ai décrucifié, Maxime.

— Fuyons cette maison ! frémissez-vous.

— Inutile : c'est la mienne.

Àprésent, je vous ai corps et âme. N'est-ce point une belle proie qu'une proie reconquise à la cravache ! Jugé par des femmes, fouetté par une femme, ce n'est pas suffisant encore : je veux faire de vous l'égal d'une de celles que vous avez trahies.

Femme, Maxime ! femme, vous allez être femme par les bas de soie dont dès demain je ganterai vos jambes jusqu'à mi-cuisse, la ceinture jarretelles ceignant vos reins nus ; une délicieuse chemise de batiste bordée de dentelle tombe de vos épaules aux boucles des jarretelles. Vous n'aurez que plus tard le pantalon assorti à la chemise — ouvert, bien entendu — votre croupe gonflée et douloureuse encore pouvant supporter sur elle le moins d'étoffe possible. Tout de suite donc, par-dessus la chemise, je vous passerai une vaporeuse combinaison blanche et la robe.

Je vous ai servi de femme de chambre, de petite camériste attentivement adroite, pour la métamorphose vestimentaire de votre sexe. Je vous fais à présent marcher, soulever gracieusement votre robe et même polissonnement la retrousser. Il est un geste, dans mes moments de bonne humeur, que j'ai toujours aimé chez les mâles esclaves de mes lingeries, c'est celui de l'espiègle chanteuse de café-concert ou de la petite danseuse de music-hall qui, son numéro terminé, fait prestement voler sa jupette, le dos tourné au public, tandis qu'un creusement des reins arrondit au-dessus de ses cuisses nues son derrière emprisonné de blanche lingerie à barbe de dentelle.

Tous mes amants, sans exception, ont dû apprendre ce geste, et y devenir habiles, la cravache aidant. Je ne châtiais les premières maladresses inévitables que de cinglées sur les cuisses et les mollets, assez pinçantes pour faire grimacer le maladroit ; mais s'il m'obligeait à prolonger plus longuement la leçon, je fouettais plus haut. Il en était prévenu ; et chaque fois que je déclarais : « manqué, encore », tout en empêchant la robe de retomber, il devait se tenir immobile, les reins cambrés et la croupe offerte à une flagellation rapide de dix bons coups consécutifs, puis recommencer. Pour certains, les leçons furent fort cuisantes avant d'arriver à un résultat satisfaisant.

Vous donc aussi, Maxime, qui avez tant à vous faire pardonner, vous devez vous y mettre ; et moins qu'aux autres je ne vous ménagerai la cravache.

Dès votre métamorphose, votre terreur fut d'être vu en femme par la domesticité. Immédiatement, j'appelai Marceline pour vous exhiber à elle :

— Voici ta victime de la cave. Je pense qu'elle n'aura plus besoin de tes offices fouetteurs, du moins d'ici longtemps…

— Ce n'est pas possible ! m'interrompîtes-vous ; ce n'était pas cette domestique…

Marceline rit de tout l'éclat de ses dents blanches, s'esquiva et revint bientôt revêtue de ses chausses et de son pourpoint rouges ; ayant tout remis du costume de bourreau, jusqu'au bonnet.

Cette preuve vestimentaire vous anéantit.

— Et les deux autres aux cagoules ? balbutiâtes-vous.

— Des amies personnelles dont je vous ferai faire sous peu la connaissance, mais cette fois le visage découvert. Maintenant, puisque vous avez obligé Marceline à remettre son uniforme de punisseuse, je ne puis, moi, que vous remettre une seconde fois entre ses mains. Toi, ma belle, lève-lui un petit peu la robe et…

Ma main termina la phrase du geste approprié.

Marceline, toujours aux anges lorsqu'elle avait à fouetter, ne se fit pas deux fois répéter l'ordre. Une claquante fessée vous arriva de ses mains, tandis que les deux miennes vous immobilisaient, serré contre moi, ainsi qu'un danseur emprisonne sa cavalière pour une danse acrobatique. Et c'était bon de vous sentir souffrir ainsi.

Mon aide en flagellation battait à présent vos fesses à rythme lent, et tout votre corps s'arquait sous la pâmante et honteuse douleur. Faisant alors signe à mon bourreau rouge de se retirer, je consentis à vous donner magnanimement ma main à baiser,

alors que jadis c'étaient mes lèvres que vous saviez si bien prendre de vous-même.

Comme l'on change, Maxime ?

Comme une femme surtout vous change !

Sous mes fourches caudines, il faut plier ou être fouetté ; ou même plier et être fouetté quand même. Il vous faut être « coquette », « élégante », « gracieuse » et… « soumise ».

La soie vous gante, la lingerie vous pare, la robe vous vêt. Le fouet vous guide, vous punit, vous harcèle. Vous aimez vos dessous fragiles si doux à la chair, vos chemises caressantes à la peau, vos pantalons aux floconneux volants de dentelles, vos robes courtes ou collantes selon qu'il me plaît de vous voir grande dame ou mutine jeune fille.

Préférant souvent aller au-devant de mes désirs, non moins souvent ils vous font aller au-devant du fouet.

Vous êtes tout tremblant de m'avoir déplu en croyant me satisfaire par trop d'empressement.

Mais mon bras inexorablement sonne Marceline :

— Les verges !

Et lorsqu'elle les a apportées, vous venez à mes genoux tout à fait petite fille, pour vous faire châtier. C'est le lent retroussage de la robe, plus lent encore si elle est longue et collante avec la résistance à la montée au passage des hanches, l'agaçante exploration des dessous pour leur écartement, et les mille piqûres vives du bouleau mordant, réparties d'une main aussi ferme qu'attentive à fesser solidement.

Je ne vois que d'en haut l'élégant retroussage, vos chairs rougissant entre deux blancheurs de pantalon, et au-dessous de votre croupe superbement offerte, à peine un soupçon de dentelle, peu de chose de la nudité des cuisses, mais vos mollets finement gaînés de soie et les hauts talons de vos chaussures.

La personnalité des deux cagoules vertes vous inquiète toujours. Pour le chauffeur, vous avez su que c'était le mari de l'une d'elles, — c'était en effet Gérard — mais les deux femmes, qui sont-elles ?

Aujourd'hui, Maxime, vous connaîtrez la principale, celle qui parla toujours lors de votre jugement : Lucile. Je l'ai invitée à dîner. Et la robe de soirée sera votre tenue comme la mienne.

Vos dessous sont réduits à l'unique pantalon de dentelles, car la robe sans manches, dont le devant s'attache autour du cou par un ruban, ne comporte pour ainsi dire pas de dos, tant son décolleté est grand, le tissu ne commence qu'aux reins, impossible de mettre dessous une chemise et une combinaison. C'est le dos entièrement nu qu'une robe de soirée doit montrer et non du voile ou du linon.

C'est moi-même qui vous ai paré, et Marceline qui vous a chaussé. Prêt, et vraiment « délicieuse » en femme du monde avec de longs gants blancs, comme j'ai une ou deux visites à rendre (il n'est encore que cinq heures), je ne veux pas que vous bougiez, et pour vous y contraindre, quel meilleur moyen que vous attacher ?

Il y a dans l'antichambre une banquette de repos qui a déjà servi pour d'autres que vous. Vous vous couchez de tout votre long sur son velours vert sombre, et la domestique m'aide à vous

y fixer à l'aide de courroies aux poignets et aux chevilles. Connaissant mon intention de vous ligoter là, cette bonne Marceline, qui a vraiment le sens du décor piquant, suggestif et révélateur, n'a pas manqué de pendre une cravache au mur, juste au-dessus du milieu du meuble.

Comment résister à son invitation ?

Je ne vous fouetterai pas sur les fesses devant mon invitée. La robe de soirée m'a donné l'idée d'une autre sorte de châtiment. Il faut cependant qu'elles aient leur ration de cinglantes caresses. Après m'être emparé de l'instrument, je relève votre riche robe, faisant apparaître vos mollets, vos cuisses, le pantalon, dans lequel je fouille pour faire sortir votre croupe de sa blancheur, et je vous donne la correction en manteau, gantée et chapeautée.

Aussi mordante qu'elle soit, elle ne vous afflige quand même pas autant que votre condamnation à rester lié jusqu'à mon retour, sur la banquette de l'antichambre, les bras nus ainsi que le dos jusqu'aux reins, le peu de la robe de soirée abaissé seulement jusqu'aux dentelles de votre pantalon et de façon encore à les laisser visibles, vos cuisses ainsi bien découvertes dans leur transparente gaine de soie.

Non sans raison plausible, ainsi réduit à l'impuissance, vous craignez Marceline, ma domestique, votre bourreau rouge. Certes, au cours de ses allées et venues, elle ne se privera pas de vous tourmenter, et puisque vous faites ainsi corps avec la banquette, de s'asseoir sur votre dos nu pour rattacher ses jarretelles, enlever ses souliers ou tout bonnement même se reposer un instant. Elle vous traitera ainsi qu'un meuble. Et encore de s'amuser à vous épousseter avec tous les soins qu'on apporte à un objet

précieux. D'un plumeau léger passant et repassant sur votre nuque, vos bras, vos reins, elle vous fera vous tordre en un supplice infernal digne des supplices chinois les plus lentement raffinés.

Et puis il y avait encore cette chose, que vous étiez ligoté dans une antichambre, plus dévêtu qu'habillé par une robe de soirée, et avec une cravache significative pendue au mur au-dessus de votre croupe.

Ce fut ainsi que Lucile vous aperçut dès son entrée avec moi. Vous tournâtes votre tête du côté du mur, pour tenter de dissimuler votre visage. Précaution bien inutile ; ne deviez-vous pas le montrer toute la soirée, rayonnant par commandement ?

Le couvert étant dressé, Marceline vous détacha, et vous mîtes vos longs gants blancs qu'avec autant d'amabilité que de petits pinçons, elle vous aida à boutonner, pour venir nous rejoindre.

Présentation troublante :

— Votre condamné, ma chère Lucile.

« Votre juge en cagoule verte, Maxime. »

Et pour rappeler l'aventure de la cave, qui ne cessera de faire les frais de la conversation durant tout le dîner, il a été décidé que Marceline servirait en bourreau rouge, un martinet aux lanières peu nombreuses et plates pendu à sa ceinture.

Vos yeux, Maxime, à ses entrées comme à ses sorties, ne quittaient pas le martinet étendant ses lanières le long de la cuisse moulée de jersey de la domestique. Vous prévoyiez qu'il était pour vous, ce martinet. En effet.

Lorsque nous passons au salon, Marceline nous y suit, des cordes de moyenne grosseur en mains.

Ces cordes sont pour vous également, comme le martinet, mon cher ! Je vous agenouille sur le tapis central, la croupe reposant sur vos talons, et tandis que je vous maintiens d'une main impérieuse que vous connaissez, le bourreau, en chausses suggestivement collantes, vous attache le poignet gauche à la cheville gauche et le poignet droit à la droite.

Un ligotage simple qui vous tient le dos droit et vous immobilise on ne peut mieux.

Marceline, dont la besogne s'arrête là, après m'avoir donné son martinet, s'en va se fixer à quelques pas, les bras majestueusement croisés, la mine superbe.

Votre dos complètement dénudé par la robe de soirée, vos bras sans gants, c'est cela que je vais fouetter.

Les lanières plates s'élèvent et claquent sur vos épaules qu'elles barrent de rouge vif et étalent sans arrêt leurs multiples meurtrissures les unes au-dessous des autres, jusqu'à ce que les reins soient atteints. Votre dos tout entier est strié de rouge, arrondi, et offert aux coups par votre tête qui se penche. Les lanières n'oublient pas non plus de mordre le gras de vos bras. Malgré la chaleur prodiguée par les cinglées, votre peau frissonne lorsque le martinet se relève. Je vous veux cuit, bras compris, comme après le plus ardent des coups de soleil, et je prodigue les coups sans ménagement. Votre dos, de plus en plus écarlate, forme le dôme, il vous semble qu'en le tendant ainsi, vous résistez mieux à la souffrance ; d'une volée de lanières qui vous coupe

les reins, je vous fais alors vous redresser en criant. Et méthodiquement je recommence à vous fouetter le dos de haut en bas.

Malgré la présence de Lucile, vos supplications montent sans fierté. Imperturbable, Marceline demeure les bras croisés et mon invitée joue avec la pointe de sa chaussure. Le dos vous brûle, vous criez, vous râlez, et vous tombez enfin le front sur le tapis.

Le bourreau rouge sort de son immobilité pour venir vous détacher, tandis que j'emmène Lucile dans ma chambre.

Elle est nerveuse, pétrit ses mains, semble une tigresse :

— Écoute, chérie, cela ne va pas t'être désagréable ? mais j'avais demandé à Norbert de venir me chercher ici avec la voiture…

— Pas le moins du monde. C'est ton chauffeur ?

— Mon chauffeur, tout ! Il tarde… me permets-tu de lui téléphoner de se hâter ?

Elle n'a nullement dit à Norbert de venir la prendre. Elle va le faire tout simplement maintenant : car elle a hâte d'être avec lui pour jouer à son tour du fouet. Il ne faut pas longtemps réfléchir pour le deviner !

— Mais comment donc, chérie. Téléphone-lui.

Elle bondit à l'appareil.

Par discrétion je me retire dans la pièce voisine… où j'entends d'ailleurs ce qu'elle dit.

Lucile n'est plus maîtresse de ses nerfs vers le milieu de la communication, elle frappe du talon comme du bout de ses

chaussures ; dommage que je ne puisse percevoir les protestations dudit Norbert, car vraiment sa maîtresse a perdu son calme :

— Parfaitement ! Comme ça !

— …

— Ça m'est égal !

— Je le veux ! Je le veux !! Je le veux !!!

— …

— Et dans un quart d'heure, n'est-ce pas ?

C'est un ordre plus qu'une interrogation, car sans se soucier de la réponse, elle raccroche d'un coup sec le récepteur.

J'interprète ce bruit comme une invitation à revenir et j'esquisse une moue :

— Pas très bien dressé, ton Norbert.

Elle voudrait sourire, mais tout encore à sa fureur de l'opposition téléphonique qu'elle a dû vaincre, c'est un rictus qui tord ses lèvres :

— Il lui en cuira !

Marceline, qui a passé sa robe de soubrette en ne quittant de son costume de bourreau que le pourpoint, ce qui lui fait d'étranges jambes rouge sang avec des souliers à la poulaine, traverse à point l'appartement pour être investie d'une consigne.

— Vous débarrasserez le monsieur qui viendra, de son chapeau et de son pardessus, même s'il s'y oppose.

Trop stylée pour cela, ma domestique ne cligna pas de l'œil d'un air entendu, à sa mine cependant je pouvais lire en ses pensées : « et si même vous le désirez, je le débarrasserai de tout ce qui gêne pour recevoir une fessée !… »

Il ne s'écoula pas un quart d'heure avant que Marceline ne fut appelée par le timbre à la porte d'entrée.

Il se passa bien vingt-cinq, trente minutes.

Lucile bouillait.

Placidement je regardais des magazines, m'abstenant de toute réflexion.

Enfin ma domestique vint :

— C'est le chauffeur d'une voiture de louage : il est envoyé par M. Norbert pour ramener madame.

Mon invitée en brisa de rage le collier qu'elle tourmentait dans ses doigts.

— Viens avec moi ! me dit-elle.

Rien n'aurait pu apaiser sa colère d'avoir été, surtout chez moi, bafouée par son… tout ! ainsi qu'elle le disait. Aussi le trajet fut-il exempt de paroles.

Norbert s'attendait certes au retour brutal de Lucile… mais sans compagnie.

Il s'était déjà préparé pour le fouet, et mon apparition derrière sa maîtresse le fit blêmir. Aux chaussettes tenues à ses mollets par un élastique cousu à l'intérieur, on devinait qu'il portait des culottes courtes d'écolier. C'était en ce costume de garçonnet que

Lucile avait voulu qu'il vînt chez moi. Il avait trouvé un biais pour s'y soustraire : il allait lui en coûter cher ! Traîné au chevalet en X fixé le long du mur, il y fut attaché et fessé de verges jusqu'à ce que sa croupe ne puisse plus réagir. Cette conclusion donne à penser quelle longue et effrénée fustigation ce fut. Puis Lucile elle-même alla chercher l'une des culottes de Norbert, et lui détachant les jambes lui monta le vêtement sur ses fesses à vif où il adhéra comme un maillot de drap fin.

Ce fut à mon tour d'être gagnée par la hâte de rejoindre mon enchaîné. Je téléphonai à Marceline pour lui demander ce qu'il faisait. Le dos et les bras enduits de crème, il s'était retiré dans sa chambre.

Ce fut là que je le trouvai, en effet, couché, en longue et coquette chemise de nuit que je lui fis trousser jusqu'aux reins. Je m'étais réservé sa croupe intacte. À petites claques, je la fis d'abord tressaillir, puis rosir, rougir, s'empourprer toute sous mes gifles de plus en plus sonores et violentes.

Le postérieur ardent vibre et se contorsionne entre les dentelles des draps et de la chemise, écrin de blancheur rehaussant un bondissant rubis.

Maxime mord l'oreiller pour étouffer ses plaintes. Ma fessée continuant à marbrer la peau, si l'écrin reste blanc, la croupe congestionnée de rubis devient améthyste, et ne pouvant plus se contracter, grelotte.

⁂

— Vraiment, dit en riant la petite épouse de Gérard, vous avez fait dîner, il y a huit jours, le condamné avec son juge, et vous dé-

sirez aujourd'hui lui dévoiler l'incognito de la troisième cagoule ? Quel satanisme, madame ! Eh bien ! c'est entendu, chérie, dois-je pour cette cérémonie de révélation remettre la longue blouse verte au capuchon percé de deux trous ?

— C'est inutile ! Maxime me croira sur parole.

— Ce sera un vrai déjeuner d'humiliation ! car c'est à déjeuner que tu m'invites ?

— À moins que tu ne préfères…

— Aucunement ! Ainsi je pourrai amener ma petite « pensionnaire » ; tu sais qu'on ne sort pas les enfants, le soir.

— Ça, c'est une idée excellente.

— Je n'ai justement pas encore fouetté Gérard, aujourd'hui.

— Pour cela, tu me surprends.

Elle rosit en souriant :

— Enfin, si peu que cela ne compte pas. Une petite fessée de rien du tout sous la robe… À propos, comment Maxime sera-t-il habillé ?

— Pour Lucile, il était en robe de soirée.

Et je lui fais de la toilette décolletée une description qu'elle savoure.

— Le trousseau de Gérard est plus simple. Tout de même je lui mettrai des bas de soie…

— Et sa robe de pensionnaire : j'y tiens !

— Tu seras satisfaite.

— Alors mes petits enfants, préparez-vous vite !

— Oh ! Gérard est déjà prêt depuis son lever.

… Mais sa vaporeuse épouse blonde ne l'était pas ! Et je ne les vis guère apparaître chez moi que trois heures après cette visite matinale.

Nos deux places, à table, étaient marquées par deux courtes cravaches posées à côté de notre couvert. Et pour le service, Marceline s'était revêtue de son costume, rouge autant qu'indiscret pour le galbe de ses cuisses, de bourreau.

Notre cinglante école a réellement efféminé nos amant et mari. Gérard surtout paraît une vraie demoiselle en sa tenue sévère de pensionnaire. Maxime lui donne la réplique des gestes en jeune femme plus émancipée. Mon invitée et moi nous ne faisons que causer de la fameuse soirée de la condamnation à la lueur des flambeaux. La blonde s'étendit avec perversion sadique sur la bonne correction que ce fut vraiment, et combien il était regrettable de ne pouvoir en infliger plus souvent de semblables.

Il faut, après le café, descendre à la cave pour montrer à Gérard le théâtre de l'exploit. Bien que l'électricité existe, pour impressionner davantage le mari, Marceline nous éclaire d'un flambeau.

— J'étais là, explique la blonde avec volubilité, le coupable ici, sur un méchant escabeau de bois, au fond se trouvait le chevalet…

Elle ne fait grâce d'aucun détail. Maxime ne peut pas douter que ce soit elle la troisième cagoule verte. Soudain, sa voix à une intonation de désir :

— Ah, c'est dans une cave comme celle-là qu'on peut en donner des bonnes corrections…

— S'il te plaît d'en user.

Elle se presse contre moi :

— Oui ! J'ai une envie. Une envie folle ! Depuis longtemps je voudrais fesser Gérard avec un battoir, à grands coups. Il y a longtemps que j'ai cette idée. Par des lavandières, un été, j'ai vu une fois donner une fessée de cette sorte. La victime criait tellement que j'en avais la respiration coupée. Pourtant elle était forte, et sur chaque joue que l'on fessait il y avait de la place pour le battoir. Ce sont ces mêmes cris que pousserait Gérard qui m'ont toujours empêché de satisfaire mon désir. Ici il pourrait crier.

Je dis à Maxime de prendre le flambeau des mains de Marceline et j'ordonnai à cette dernière d'aller chercher deux battoirs. En l'attendant, nous fîmes enlever à nos victimes amoureuses leur pantalon de lingerie. Gérard le fit avec des gestes tout à fait coquets et pudibonds de jeune fille noble, en ne soulevant sa robe que sur les côtés pour atteindre les boutons de l'inexpressible fermé, qui chut en blanche couronne autour de ses chevilles. Maxime fut plus long, car il n'avait qu'une main à son service, devant tenir le flambeau. Et sa robe était collante. Il dut la remonter toute pour attraper la ceinture élastique et la tirer en faisant mille contorsions de tout le corps. Son pantalon était tombé lorsque Marceline revint, mais sa robe était encore retroussée et

plaquée aux rondeurs de ses hanches. Il n'avait pas besoin d'ailleurs de la baisser ; elle était très bien ainsi pour mettre à ma disposition ce dont j'avais besoin. Je le ployai, l'agenouillai jusqu'à ce qu'il fut en bonne position pour être chevauché, sans que je sois assise sur lui, mais mes cuisses serrant fortement ses flancs. La jeune femme m'avait imitée et son battoir sous le bras gauche troussait à deux mains la robe de Gérard, son jupon et sa chemise blanche de pensionnaire : n'ayant changé du trousseau que les bas de fil pour des bas de soie, ainsi qu'elle m'en avait manifesté l'intention.

Pour Maxime, la besogne s'était terminée d'elle-même lorsque je l'avais agenouillé, sa croupe sortie proéminente de la robe retroussée, je n'avais qu'à tenir la chemise sur ses reins, par sa bordure de dentelle.

Sur les deux derrières tendus, on devine quelle pétarade ce fut de coups de battoirs. D'un seul coup de la palette de bois, la fesse frappée se colorait d'une large plaque rouge. J'allais assez vite dans l'application de mes coups pour que les deux joues de mon fessé présentassent sensiblement la même teinte. Un plaquage du battoir à droite, un plaquage à gauche, à rythme assez vif mais sans être trop précipité ; et de temps à autre un coup au beau milieu de la mappemonde, que je semblais façonner d'un gigantesque ébauchoir.

Cette double fessée déjà bruyante par l'instrument employé, le devint encore davantage lorsque Gérard, ainsi que son épouse s'y attendait, se mit à crier. Je redoublai alors d'entrain sur la croupe de mon amant qui cria lui aussi.

Et bientôt chacune de nous ne sut plus reconnaître la voix de son fessé au milieu des hurlements et du claquement des battoirs allant crescendo.

Maxime ne put, de huit jours, mettre un pantalon de lingerie, sous sa robe, aussi fin qu'il fût. La petite épouse de Gérard était dans le ravissement ; elle avait fessé son mari au battoir à lui peler la peau, elle l'obligea cependant à remettre sa culotte fermée de pensionnaire, et comme il ne pouvait réprimer des grimaces douloureuses, rien qu'au seul contact du madapolam, elle s'assit sur ses genoux, se trémoussant, se faisant lourde au possible pour lui meurtrir encore davantage la croupe en l'écrasant contre la chaise.

06

La fessée au battoir administrée à Gérard avait été magistrale ; Lucile n'avait point non plus ménagé son amant-écolier en lui appliquant les verges au chevalet, en ma présence. Nous avions toutes trois des discussions au sujet du degré d'endurance de nos battus.

Lucile prônait Norbert : elle l'avait cravaché parfois à lui couper la peau. Avec juste raison je lui opposais Maxime. La jeune femme du non moins jeune Gérard n'abandonnait pas son mari dans la joute ; l'avant-veille encore, après une très violente fessée en plein air, n'avait-il pas supporté durant plus de trois heures, un bouquet d'orties dans le fond de sa culotte de pensionnaire ? Et à la maison elle lui avait donné du martinet sur les cloques volumineuses et blanchâtres de ses fesses cramoisies.

— En somme, dis-je, selon nous, ces messieurs semblent avoir tous la même qualité… à nos yeux. Une personne étrangère seule trancherait la question.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût décidé, par fierté personnelle, de faire battre pour nos couleurs nos serfs d'amour.

— Je connais, dit mystérieusement Lucile, la personne capable de procéder à l'éliminatoire.

Nous lui fîmes confiance. La séance se déroulerait aussi dans son hall.

Ainsi tels les jeunes spartiates célèbres dans l'histoire, Norbert, Gérard et Maxime devraient lutter sur l'autel de notre amour à qui endurerait le fouet le plus courageusement.

Peut-être la blonde épouse et moi trichâmes-nous un petit peu en procédant de commun à des séances d'entraînement soit chez elle, soit chez moi ; mais il y allait de notre amour-propre.

En bas noirs et en lourde robe sous laquelle il n'y avait rien : pas même une chemise, Gérard et Maxime se mettaient le nez au mur dans l'angle d'une pièce. Nous leur flagellions les fesses à la cravache jusqu'à ce qu'ils se déclarassent vaincus en lâchant la robe qu'ils tenaient levée sur leurs reins.

Si les premières fois Maxime sortit vainqueur de ces tournois privés, ce qui dépitait fort ma vaporeuse jeune mariée, Gérard fit des prodiges pour s'endurcir à son exemple, et avant peu tous deux devinrent de force égale. La robe ne retombait plus que sur des lunes rubicondes. Nous interrompîmes l'entraînement une semaine avant le jour du match, afin que leur séant soit en état et surtout que Lucile ne s'aperçoive de rien.

Nous ignorâmes toujours, du moins l'épouse de Gérard et moi, qui fut cette examinatrice flagellante choisie par Lucile. Mais c'était une femme superbe et herculéenne. Nous n'entendîmes même pas le son de sa voix. Mais ce fut à peu près tout ce qu'elle nous cacha d'elle. Chaussée de cothurnes, n'ayant sur le corps qu'une peau de bête, ainsi qu'un lutteur antique, nous étions en admiration devant sa chevelure fauve, ses cuisses robustes et dures, ses bras gros et musclés ; rien ne bougeait quand elle marchait. C'était une colossale et vivante statue de marbre.

Aucune bague à ses doigts, mais ses mains ployaient sans arrêt la cravache qui devait être l'instrument de ce concours renouvelé des spartiates.

Norbert, Gérard et Maxime, les cheveux tressés de fleurs, portaient la tunique, des bracelets d'or aux poignets et aux chevilles.

Trois chevalets dressaient leurs bras en X dans le hall, transformé par ces trois croix de Saint-André en arène de cirque romain, et lorsque les victimes y furent fixées par des courroies passant dans les bracelets, la fouetteuse arracha les trois tuniques, et avec une légèreté que ne laissait pas deviner sa massive beauté, se mit à bondir et danser une ronde singulière pour fouailler de façon continue les trois croupes avec une même force.

Spectacle infernal imité du passé et qui ne s'arrêterait qu'au premier cri poussé.

La cravache voltigeait d'une croupe sur l'autre, les barrant de lignes pourpres avec une cuisante régularité. Les lambeaux de tuniques arrêtés aux bracelets des chevilles, les fleurs qui ceignaient leurs têtes faisaient ressembler nos hommes à des

vierges torturées. Infatigable, la femme, dont la peau de bête se soulevait en nous montrant sa croupe volumineuse, dansait en fouettant, endiablée ; les courroies crissaient sous la tirée des bras des crucifiés ; les fesses et les cuisses se couvraient de rouge, mais la ronde infernale se poursuivait sans arrêt.

La femme allait-elle s'arrêter, exténuée, la première ? Non ! car un cri retentit, couronnant ses efforts d'un premier résultat. De deux revers de cravache elle marqua les reins du vaincu d'une croix pourpre. C'était, hélas ! Maxime…

Je voulus bondir pour le châtier avec rage de sa faiblesse qui me déshonorait, mais Lucile m'arrêta par le bras. La fouetteuse continuait à cribler alternativement de cinglées les deux autres croupes. Je ne devais pas troubler la compétition, aussi violent que fût mon mécontentement. Mais vous ne deviez rien perdre pour attendre, Maxime !

Lucile fit la grimace lorsque Norbert poussa à son tour une plainte vive.

Le triomphe fut pour la jeune femme de Gérard, chose tout de même à laquelle on ne s'attendait pas… Héroïsme conjugal.

— Je le hacherai vif ! menaça Lucile, furieuse de sa défaite.

Et moi, non moins dépitée, je brisai entre mes dents la coupe de champagne qu'il était obligatoire de vider.

Marceline, au courant du match, lut le résultat sur mon visage hargneux.

Ànous deux, nous instaurâmes pour Maxime un véritable régime de force.

Corset serré avec exagération, bottes montantes trop étroites et lacées sans pitié. Fessées aux verges sur fessées au martinet. Pantalon de lingerie fermé cette fois, pour contenir étalés dans son fond des bouquets d'orties ou de chardons. Cravachées impitoyables des épaules en chemise de nuit et du dos en robe de soirée. Fouettées à la baguette sur les mollets avec ou sans les bas. Flagellations des cuisses avec une corde. Le tout sans parler des pénitences, des ligotages, des obligations blessantes et des… privations de toute sorte.

Et puis, comme il m'avait fait si peu honneur, le renvoi à d'autres amours lorsque j'estimai mon affront lavé.

De quelles sanglantes corrections Norbert fut-il également puni ? Lucile seule pourrait le dire ! Elle sourit à la répudiation de mon amant en ironisant même :

— Vas-tu m'en prendre un autre, comme tu m'as pris Carlo ?

Je lui renvoyai le sarcasme :

— Norbert n'a guère été moins chiffe que Maxime !

Petite réflexion déplaisante que Norbert paya comme de juste à la rentrée de sa maîtresse.

Quant à vous, Maxime, vous ne pouviez pas croire à la rupture. Ma sévérité, mes corrections vous étaient devenues indispensables. Vous continuiez à porter, sous vos vêtements masculins, les bas de soie, le corset et la lingerie de votre esclavage amoureux et vous veniez me faire des visites de supplication.

Vous n'étiez plus pour moi qu'un ancien comme les autres. Et comme les autres assujetti à la règle qui voulait que, lorsque je

n'étais pas là, ce soit Marceline qui donne au visiteur la fouettée que je n'aurais pas manqué de lui administrer, et qu'au fond il venait chercher.

Peut-être parfois étais-je là tout de même quand ma domestique vous liait sur la banquette de l'antichambre et qu'elle vous appliquait la fessée retentissante, pantalon d'homme descendu et lingerie féminine écartée ; mais pourquoi aurais-je davantage bougé pour vous que pour les autres ?

Ma présence ne gênait pas Marceline, si je lui avais dit ne vouloir être dérangée — et vous devinez pourquoi, Maxime ? — sous aucun prétexte.

Mais il était tout de même des jours où véritablement mon absence était indiscutable. Ces jours-là on eût dit vraiment que vous vous donniez tous le mot pour « revenir ». Et je trouvais une fiévreuse soubrette aux yeux brillants, aux pommettes rouges, qui ne se plaignait pas, au contraire :

— Ah, madame ! je n'ai pour ainsi dire pas arrêté… au point que pour les deux derniers, j'ai dû prendre la bande de cuir, parce que je n'aurais plus été capable de les fesser assez fort !

Pauvre Marceline ! elle ne pouvait pas prononcer le mot tawse à l'écossaise ; mais elle savait la manier, n'est-ce pas : Jérôme, Carlo, Rodrigue, Maxime ?

… Et tutti quanti !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Ge%C3%B4les_de_dentelles. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.